

GENEVIÈVE BÉDUNEAU & BERNARD FONTAINE

MYSTÈRES ET MERVEILLES DE L'HISTOIRE DE FRANCE

L'Hexagone couronné



Éditions J'ai lu

GENEVIÈVE BÉDUNEAU

Docteur en théologie, ancienne élève de l'EPHE (histoire des religions, mythologie comparée), Geneviève Béduneau a enseigné l'histoire des religions dans un institut de théologie pendant douze ans. Elle s'intéresse depuis plus de quarante ans aux phénomènes paranormaux, aux rêves, aux miracles et aux apparitions, ainsi qu'au phénomène OVNI. Elle a publié des articles dans diverses revues spécialisées dont *Liber Mirabilis* et *Rêver*, et tient un blog sur ces questions sous le titre *Réflexions sur les temps qui courent peut-être*.

BERNARD FONTAINE

Libraire à la Fnac, Bernard Fontaine est l'auteur d'articles et d'ouvrages dans le domaine de l'ésotérisme.

MYSTÈRES ET MERVEILLES
DE L'HISTOIRE DE FRANCE

L'Hexagone couronné

*Des mêmes auteurs
aux Éditions J'ai lu*

LES ILLUMINATI
L'HISTOIRE SECRÈTE DU MONDE
ET LE NOUVEL ORDRE MONDIAL
Avec Arnaud de l'Estoile et Richard D. Nolane

DES SOCIÉTÉS SECRÈTES AU PARANORMAL :
LES GRANDES ÉNIGMES
Avec Arnaud de l'Estoile et Richard D. Nolane

GENEVIÈVE BÉDUNEAU
BERNARD FONTAINE

MYSTÈRES
ET MERVEILLES
DE L'HISTOIRE
DE FRANCE

L'Hexagone couronné



Collection dirigée par Ahmed Djouder

© Éditions J'ai lu, 2015

À Clotilde, la première fleur de France

Sommaire

PRÉLUDE

(Geneviève Béduneau)

La France avant la France	17
Le temps des grottes peintes	22
Les migrations du néolithique	24
Le temps des grosses pierres et des gobelets en cloche .	28
Les guerriers de l'âge du bronze	31
Nos ancêtres les Ligures, les Ibères, les Sardons, les Gaulois... ..	34
Un nouvel acteur s'invite au banquet	40
La religion gallo-romaine	44
L'arrivée des cultes orientaux :	
Mithra, Isis et Cybèle	49
Le réveil de la fierté gauloise	56
Le christianisme s'implante en Gaules	59
La querelle augustinienne	63

PREMIÈRE PARTIE

LE TEMPS DES ROYAUMES

(Bernard Fontaine / Geneviève Béduneau)

Nos ancêtres les Germains	73
L'origine mystérieuse des Mérovingiens	73
Pharamond	77
Les généalogies des rois Mérovingiens	79
D'où viennent les Francs saliens ?	80
Qui sont les rois à la longue chevelure ?	84

Childéric et la prédiction de la reine Basine	88
L'histoire du royaume franc	
avant la conversion de Clovis	91
La conversion du roi Clovis	101
Le <i>regnum Francorum</i>	103
Austrasie	106
La dynastie mérovingienne	107
Quelles frontières ?	110
Comment les Pippinides, la peste	
et le mythe d'empire ont créé la papauté	113
Les origines : Arnulf de Metz et Pépin de Landen	113
Élargissons le regard	119
Un peu plus loin à l'est, un prophète	
et chef de guerre	123
Les successeurs de Pépin et d'Arnulf	124
Entre Austrasie et Neustrie	
oscille le balancier de l'histoire	126
Trois joueurs – bientôt un quatrième	
aux dents longues.	130
La bataille de Poitiers, enjeux et mythes	136
Les ambiguïtés de Charles Martel	138
Les enjeux civilisationnels	142
Le vol du griffon	148
Boniface ou le Saxon d'Angleterre	151
Vers la restauration de l'empire	154
La fausse donation de Constantin	158
Transition	160
Le clan des Pippinides	162
L'Aquitaine	165
Lombards	166
L'expédition d'Espagne	167
La réforme monastique et liturgique : les acteurs	170
La pénétration de l'iconoclasme	175
La crise adoptianiste	178
Le concile de Francfort	179
La suite du règne	181
La fin annoncée ou comment disloquer un empire ...	185
Le rêve brisé	199

Le retour des trois fonctions	200
Un savant dans un monde en crise	205
Empire et royaumes	209
Cluny	211
Écolâtre de Reims	212
Abbé de Bobbio	214
Les querelles de succession	215
Arnoul	219
Évêque de Reims	223
L'essor des moines et le mouvement de paix	226
Le piège romain	229
Le rôle de Cluny et le mouvement de paix	231
La réforme grégorienne	233
Mythe de Charlemagne	239
L'ésotérisme royal	250
Troie	252
Les Capétiens directs (987-1328)	257
Les Valois directs (1328-1498)	257
Le baptême de Clovis	258
La légende des trois fleurs de lis	259
La Sainte Ampoule	268
L'oriflamme	272
La ville de Reims	273
Le couronnement du roi de France	275
Le Prieuré Saint-Marcoul de Corbeny	282
Le rituel du toucher	283
Bibliographie	283
Histoire et mythe : l'énigme de Philippe IV	
le Bel	284
Quatre vagues de « templaromanie » maçonnique ...	286
Les enfances-désastres	291
Visions du monde et projets de société	295
Le début du règne et les suites anglaises	
de l'imbroglio d'Espagne	300
Outre-mer et ce qui s'en suit	305
Du conflit à l'apogée	306
Pape de transition et pape de combinazione	309

Inéluctable guerre, inéluctable trêve	312
Odin dans le conflit des ordres	318
Le galop de Sleipnir	326
Le combat des deux glaives	333
La gifle qui ne fut jamais donnée	337
La Croix et le Temple	341
Une ou deux hypothèses	357
La mort du roi	359
Charles VI et Jeanne d'Arc	361
Charles VI, le dernier roi de France	367
Folie ou envoûtement ?	368
Un roi alchimiste ?	370
Jeanne d'Arc	372
Les voix... ..	372
Une mission confiée par Dieu ou par les hommes ?	374
Yolande d'Aragon	375
L'épopée de Jeanne d'Arc	376
Comment peut-on écrire l'épopée de Jeanne d'Arc ?	380
Sorcellerie	383
Le sorcier, portrait-robot	387
Le pacte avec le diable	389
Le sabbat ou synagogue des sorciers	391
Les procès et leurs juges	395
Les grandes affaires de sorcellerie urbaine : le procès Gaufridy	399
Le Grand Inquisiteur	403
Le procès civil	406
Le diable s'acharne sur les Ursulines	407
Possédée, un emploi rentable ?	413
Le siècle d'or de l'alchimie et des sociétés secrètes	416
Alchimie et petit âge glaciaire	417
La Compagnie du Saint-Sacrement de l'Autel	420
L'énigme Vincent Depaul	424
Poussin, les Fouquet et l'Alchimie	427

L'énigme rosicrucienne	432
Les préadamites	433

DEUXIÈME PARTIE
UNE RÉPUBLIQUE À LA RECHERCHE
DE SON ROI

(Bernard Fontaine / Geneviève Béduneau)

La Révolution française	441
Les sociétés secrètes dirigent	442
La Révolution an I de...	444
Un révisionnisme républicain	449
Une mystique déviée de la mission de la France	451
L'étrange œuvre de Guillaume de Postel	451
Les Français sont des Germains	458
 Les emblèmes de la République, officiels	
ou populaires	460
La nuit du 4 août et les nouvelles tables de la Loi	461
L'arbre de la Liberté	465
L'autel de la Patrie	469
Le coq gaulois... ou gallique	470
Le bonnet phrygien	471
Marianne, ou la déesse République	474
Au bout de ce tour d'horizon	483
 Napoléon est-il un mythe solaire ?	488
 L'affaire Louis XVII	502
Martin de Gallardon	502
L'énigme Naundorff	516
Entretien avec Charles Novak	520
 Henri V et le Grand Monarque	527
Un projet royal bien mûri	531
La sourde propagande par les prophéties	538
La prophétie d'Orval	539
Gog et Magog	541
Les voyants	543

Les voyantes	549
L'énigme du renoncement	552
Des livres diffusent la prophétie	557
Ce sera donc une république	559
Le Grand Monarque mythique	567
Marie Julie Jahenny	568
Le Grand Monarque aujourd'hui	570
Le schème fondateur	572
La Synarchie, une société secrète	
dirige la France	573
Saint-Yves d'Alveydre fondateur de la Synarchie	574
Saint-Yves d'Alveydre	574
Qu'est-ce que la Synarchie ?	574
Saint-Yves d'Alveydre a-t-il eu des inspirateurs ?	576
L'aspect métaphysique de l'œuvre de Saint-Yves d'Alveydre	577
La survie de la Synarchie	579
Le complot synarchique	580
La Synarchie fasciste	582
Histoire du groupe synarchique de 1922-1941	584
Le suicide de Jean Coutrot, acte I de la Synarchie des financiers	585
Pierre Laval contre l'amiral Darlan	587
Les Templiers de la République	589
La Fraternité des Polaires	590
René Guénon	594
L'hindouisme, source primordiale de l'œuvre de René Guénon	594
René Guénon et la Fraternité des Polaires	598
La Fraternité des Polaires (suite)	602
La survie de la Fraternité des Polaires ?	607
Une Fraternité Polaire européenne ?	608
Les deux derniers rois de France	613
François Mitterrand et le général de Gaulle, deux hommes de droite	614
Deux hommes qui s'affrontent (1943-1968)	615

Qui était vraiment le général de Gaulle ?	617
Les idées politiques du général de Gaulle	620
Un piètre militaire	623
Sa géopolitique	625
Vaincre ou partir	632
Jean Parvulesco Croisé catholique, poète et trait d'union entre de Gaulle et Mitterrand	633
La grande géopolitique	635
Uriage, société secrète de la République	639
L'idéologie d'Uriage	640
Bibliographie	642
François Mitterrand, l'homme à abattre	643
L'étrange parcours de François Mitterrand	644
Premières controverses :	
la période d'avant-guerre	646
La Cagoule	647
La guerre	651
La Résistance	652
Qui est Mitterrand ? 1945-1968	655
L'affaire des fuites	656
L'affaire de l'Observatoire	657
L'homme de l'opposition	659
Mai 1968	659
Le pouvoir et l'ésotérisme	660
Le retour des templiers de la République :	
L'ordre du Temple solaire	664
Jo Di Mambro	665
La structure OTS	666
La Loge Opéra	667
L'étrange thèse de Serge Hutin	668
L'enquête de Roger Facon	669
Jacques Breyer	670
Bibliographie	671
Raymond Bernard	671
Les faits	672
Les thèses	673

ANNEXES

(Bernard Fontaine / Geneviève Béduneau)

L'Élu du Serpent rouge	677
Robert Ambelain, l'incontournable	687
L'affaire d'Arginy	690
Le patriarche gnostique	692
Le Grand Maître	694
Le magicien	696
La controverse	698
Œuvres de Robert Ambelain	701

PRÉLUDE

La France avant la France

Quand commence la France ? Le nom de notre pays évoque évidemment les Francs mais Clovis s'inscrit dans la structure de la Gaule romaine dont il gardera la plupart des institutions et qui peut déjà s'enorgueillir de cinq ou six siècles d'existence. Avant la conquête romaine des Gaules par Jules César, plusieurs cultures, plusieurs civilisations se sont succédé sur ce territoire. Plusieurs humanités même puisque nous trouvons des traces d'occupation depuis *Homo erectus*. Terre de longue mémoire, donc, que la nôtre.

Jusqu'à peu, cette longue mémoire échappait à l'historien : pas d'écriture, du moins rien que nous puissions déchiffrer ; l'archéologie elle-même ne nous offrait plus, au bout de quelques millénaires, que des ossements, des tessons de poterie et quelques outils de pierre ou de bois de cerf, les autres matériaux ne se conservant pas sous nos climats humides. Bois, cuir, cordes végétales finissent par pourrir. Il y avait tout de même quelques traces, des peintures au fond des grottes comme à Lascaux, des signes gravés un peu plus tardifs, des galets peints ou incisés, des objets énigmatiques comme ces petites sphères de cristal de roche retrouvées dans des tombes – s'agissait-il de parures ou d'armes destinées, par exemple, au lancer à partir d'une fronde ? Chaque découverte faisait naître un buisson d'hypothèses et de questions, chaque génération de préhistoriens remettait en question le récit imaginé par ses prédécesseurs. Puis les analyses de laboratoire sont venues aider à reconstituer ce passé sans mots, d'abord par des

techniques physiques de datation (carbone 14, thermoluminescence) qui sont venues apporter un peu plus de précision, au-delà du simple « plus c'est profondément enfoui, plus c'est ancien ». On a pu, ensuite, en analysant les pollens, les ossements animaux, les coquilles, bref en faisant les poubelles de nos ancêtres, avoir une bonne idée de leur alimentation. L'observation minutieuse du terrain nous a offert d'autres certitudes. Nous savons désormais que les hommes de la préhistoire ne vivaient pas dans les grottes, ou qu'ils s'y installaient de façon saisonnière, qu'ils leur préféraient des campements qui avaient toutes les chances de ressembler aux tipis des Amérindiens, des tentes circulaires faites de peaux jetées sur une ossature de branchages. Nous avons retrouvé leurs gestes pour tailler des outils de silex ou d'obsidienne, coudre le cuir avec des aiguilles d'os et des cordes de boyaux comme celles qu'on mettait encore aux guitares il y a moins d'un siècle. Nous avons pu reconstituer leur visage grâce à des méthodes utilisées pour les portraits-robots de la police judiciaire. Et, dernière-née de ces techniques qui nous aident à faire parler les traces ténues laissées par ceux qui vécurent sur le même sol que nous, l'analyse génétique permet de retrouver les grandes migrations, les déplacements de population. Autant dire que, depuis que nous avons eu l'aide des sciences exactes, la plupart des scénarios élaborés par les premiers découvreurs et même les critiques de leurs successeurs, la plupart des préjugés et des idéologies sous-jacents à ces romans préhistoriques ont volé en éclats. Encore en 1950, l'un des plus grands préhistoriens de l'époque, Gordon Childe, croyait sincèrement que le néolithique n'avait duré que cinq malheureux siècles qu'il qualifiait de « barbares » avant l'invention de l'écriture – d'une écriture que nous pouvions déchiffrer du moins. Nous savons aujourd'hui que ce néolithique a commencé vers -10 000 avec les premières domestications végétales et animales et, encore, cette date est-elle peut-être trop basse, peut-être faudra-t-il remonter encore plus loin lors des prochaines découvertes.

Donc par où commencer ? Par les couteaux de silex, les bifaces de l'acheuléen nommé d'après Saint-Acheul où on

les a récoltés pour la première fois, si troublants depuis qu'on vient de retrouver leurs petits frères en Amérique et que commence à se développer une hypothèse de peuplement archaïque de ce continent par des chasseurs-cueilleurs venus de notre pays par la banquise alors beaucoup plus au sud qu'aujourd'hui ? Par l'homme de Tautavel qui a su enterrer ses morts sur un lit de fleurs mais, semble-t-il, dégustait allégrement la cervelle des vaincus ? Par les grottes peintes du magdalénien, pleines d'animaux superbes et qui nous ont aussi offert les premiers instruments de musique et les premiers calendriers ? Ces peintres sont nos ancêtres directs, les autres peut-être seulement des cousins évolutifs. Peut-être : on pensait il y a encore cinq ou six ans que l'homme de Néandertal n'était qu'une autre branche de l'arbre généalogique des hominidés, un lointain cousin, jusqu'à ce que l'analyse génétique montre que nous portons quelques-uns de ses gènes, qu'il y a eu croisement avec nos propres ancêtres. Et beaucoup de cette histoire d'avant l'histoire s'est déroulée sur le sol que nous considérons comme nôtre.

Rappelons quelques grandes étapes. Dès que l'on peut vraiment parler d'êtres humains, dès que l'on trouve l'outil élaboré et que la conformation du corps permet le langage articulé, dès que les cultures se différencient, ils sont là, sur le territoire qui deviendra la France. Les outils les plus anciens datent d'environ un million d'années. On les trouve en Auvergne, à Soleilhac et à Naulhac, ainsi qu'au Vallonet dans les Alpes-Maritimes. Entre 800 000 et 100 000 ans avant nous se succèdent ceux que l'on appelle maintenant d'un nom générique, les préneandertaliens. On avait voulu voir une évolution presque linéaire entre *Homo ergaster*, *Homo erectus*, *Homo heidelbergensis* et d'autres encore, nommés d'après les lieux où l'on avait retrouvé quelques ossements plus ou moins fossilisés. On s'aperçoit aujourd'hui que c'est beaucoup plus complexe et que l'on ne sait finalement pas grand-chose de ces lointains ancêtres ou cousins, sinon qu'ils étaient là et qu'ils avaient déjà allumé sur notre sol la petite lumière de l'intelligence. Vers 500 000 ans, ils maîtrisent le feu, puisque

nous retrouvons des traces de foyers qui ont cet âge. Il y a près de 400 000 ans, à Tautavel, ils avaient déjà le sens de la mort et commençaient de l'entourer d'un rituel. On trouve comme à Terra Amata près de Nice des traces de cabanes de branchages construites pour durer plusieurs mois. Entre 100 000 et 30 000 ans avant notre ère, ils sont remplacés par l'homme de Néandertal qui est peut-être leur descendant plus affiné. Ce que montrent en tout cas ces longues périodes obscures, c'est que ces hommes organisent de plus en plus leur espace. Très loin dans le temps, on trouve des déchets animaux, des os donc, et des éclats de taille d'outils autour des foyers, comme un pique-niqueur négligent abandonne couennes et papiers gras. Plus l'on se rapproche de nous et plus les zones sont spécialisées : il y a l'atelier de taille d'un côté, la poubelle ailleurs, les foyers encore plus loin. Parfois, quelques tombes, une forme de cimetière familial en somme. L'homme de Néandertal et l'homme dit moderne – notre ancêtre direct – ont cohabité un temps, pendant 50 000 ans au Moyen-Orient, pendant près de 5 000 ans chez nous, ce qui n'est pas rien. On pensait encore il y a moins de dix ans qu'il s'agissait de deux espèces bien distinctes, incapables d'avoir une descendance commune, mais les plus récentes études génétiques ont montré que nous portons quelques gènes de Néandertal et qu'il y a donc eu quelque peu de métissage. Le mystère de leur disparition il y a environ 30 000 ans s'épaissit d'autant.

Le temps des grottes peintes

Avec notre espèce vient le temps de l'art. Sans doute s'inscrit-il dans un vaste système de croyances et de rites, mais il n'en demeure pas moins qu'entre la grotte Chauvet avec ses peintures animales vieilles de 31 000 ans et la fin de la période glaciaire vers -11000, tout ce qui deviendra l'art commence de nous apparaître : peinture, gravure, sculpture, bas-relief, musique dont nous découvrons les premiers instruments. À côté de l'image clairement reconnaissable

figurent divers signes plus abstraits, donc plus énigmatiques : des empreintes de main, des cercles, des rectangles surmontés d'une sorte de toit, des filets, des points et des traits groupés. Le carbone 14 a permis de dater avec précision les peintures et de s'apercevoir que les mêmes grottes ont été travaillées à plusieurs époques, parfois à plusieurs millénaires de distance. Les premières flûtes d'os datent de quarante-cinq ans. L'arc a peut-être été instrument de musique, à corde frottée ou pincée, avant qu'on ne le transforme en arme de chasse ou de guerre.

Il s'agit bien d'un art, qui obéit à des règles précises. Par exemple, les animaux sont toujours représentés de profil, avec un cou et une tête amincis, alors que le ventre s'arrondit. Le mouvement esquissé, toujours vif, suggère que l'animal bondit. Chaque grotte a les siens. À Rouffignac, les bisons dominent l'ensemble. À Roucadour dans le Lot, ce sont les cerfs géants et les mammoths. Les sculptures montrent une stylisation très étudiée du corps de la femme, dont le visage n'est qu'esquissé mais la chevelure bien coiffée alors que les caractères sexuels ressortent, seins, fesses, ventre et vulve. Sur les peintures, l'homme est encore plus stylisé, à demi animalisé, avec un sexe en érection bien marquée. Pour réaliser Lascaux, il a fallu monter des échafaudages et même un plancher, inventer les premières lampes à graisse avec une mèche de lichen ou de genévrier – on en a retrouvé 21, dont certaines peintes. Ils broyaient les couleurs au mortier, les mélangeaient dans des godets de pierre à l'eau ou à la graisse animale : la technique est déjà celle que l'on employait encore au début du XIX^e siècle, avant l'invention du broyage industriel et de la peinture en tubes. De plus, le musicologue Iégor Reznikoff a pu montrer que les figures animales n'étaient pas posées n'importe où, mais à proximité des endroits les plus sonores des grottes, là où la roche exalte la voix humaine ou l'instrument par les plus riches résonances¹.

1. Iégor Reznikoff, « Sur la dimension sonore des grottes à peintures du paléolithique », *Comptes rendus de l'Académie des sciences*, 304, séries II-III, p. 153-156 et 305, série II, p. 307-310, Paris, 1987.

Certes, l'interprétation de ces figures n'est pas simple, d'autant que les intentions des peintres et des sculpteurs du paléolithique ont pu varier considérablement en vingt mille ans. Les découvertes de Iégor Reznikoff renforcent l'hypothèse d'un rituel développé au sein de ses grottes, avec emploi du chant et des instruments, mais lequel et dans quel but ? On a beaucoup parlé de chamanisme, rapproché les représentations d'êtres mi-hommes mi-animaux de chamanes en costume, suggéré des états de transe permettant de communiquer avec les esprits des morts ou les esprits animaux ; on a parlé de rites magiques pour s'assurer de bonnes chasses, sauf que les bêtes représentées ne sont pas toujours celles dont on retrouve les os après cuisson dans les poubelles de nos ancêtres ; le comte Bégouen puis Leroi-Gourhan ont pensé à des rites de fécondité, animale et humaine, gage de bonne santé du groupe. On a beaucoup comparé avec les observations d'ethnologues chez les derniers chasseurs-cueilleurs de la planète. Mais tout cela reste pour l'instant de simples rêveries, une source d'inspiration pour romanciers ou auteurs de BD beaucoup plus qu'une certitude scientifique.

Les migrations du néolithique

Les études génétiques les plus récentes montrent une forte stabilité de la population en Europe depuis le néolithique, ce qui ne veut pas dire qu'elle y soit homogène. Sans rentrer dans des considérations techniques, on observe des gradients de diffusion¹ de certains gènes dans la population actuelle de l'Europe, gradients qui se traduisent sur la carte par des bandes horizontales faiblement obliques, allant du sud-est vers le nord-ouest. Un rapport

1. Un gradient exprime mathématiquement, en général en pourcentage, la variation d'une donnée par rapport à l'espace. C'est très concret. Par exemple, si on laisse tomber une goutte de sirop sur une nappe blanche, il y aura plus de sucre à l'endroit de l'impact que vers le bord de la tache et on pourra le décrire par un gradient.

de l'Académie nationale des sciences des États-Unis d'Amérique fait le point de la question : « Pour générer les gradients observés, quatre conditions sont nécessaires, à savoir : 1. que les fermiers néolithiques du Levant aient différé génétiquement des chasseurs-cueilleurs européens ; 2. que leur nombre ait crû ; 3. qu'ils se soient dispersés vers l'ouest et le nord ; et 4. qu'ils n'aient pas immédiatement incorporé dans leurs communautés les chasseurs-cueilleurs qu'ils ont rencontrés durant leur expansion¹. » Le plus intéressant de cette étude, c'est qu'elle montre sur l'actuelle France deux populations assez distinctes entre une moitié nord apparentée génétiquement à l'Allemagne, à la Pologne, aux pays Baltes et au nord de la Suède et une moitié sud qui couvre aussi l'essentiel de la péninsule Ibérique sauf l'extrême sud, l'Europe centrale et la Russie. Que nous apprennent ces marqueurs² qui inscrivent en nous l'histoire de nos ancêtres ? « Le modèle de diffusion démographique du néolithique a deux conséquences importantes. La première est que les techniques de production de nourriture ne se sont pas répandues par contact culturel (qui n'aurait pas eu d'effet génétique) mais essentiellement par dispersion de population : l'agriculture s'est répandue parce que les agriculteurs l'ont fait. La seconde est qu'une large proportion des ancêtres des actuels Européens (au moins les deux tiers) vivait au Levant et non en Europe il y a 10 000 ans³. » Par Levant, il faut entendre surtout l'actuelle Turquie où les Turcs sont arrivés beaucoup, beaucoup plus tard.

La différence génétique entre les populations du nord et du sud de la France, ceux du sud étant plus proches des ancêtres agriculteurs venus du Levant, reflète la double

1. Guido Barbujani et Giorgio Bertorelle, « Genetics and the population history of Europe », *Proceedings of the National Academy of Sciences*, vol. 98, n^o. 1, janv. 2001. Traduction Geneviève Béduneau.

2. On appelle *marqueur* un gène ou un ensemble de gènes qu'on retrouve dans une population donnée et pas chez ses voisins. Statistiquement, bien sûr.

3. Guido Barbujani et Giorgio Bertorelle, *op. cit.*

voie de pénétration de la culture néolithique, plus rapide par la Méditerranée et plus lente par le Danube. Or, même si l'origine lointaine est commune, les peuples qui sont arrivés vers - 6000 par bateau vers les côtes méditerranéennes et ceux qui dans le même temps ont remonté le fleuve par les terres étaient déjà culturellement différenciés. Ils n'avaient ni le même style de céramique, ni la même façon de bâtir, ils ne domestiquaient pas les mêmes animaux et ne cultivaient pas les mêmes plantes. La frontière culturelle, peu ou prou, se situe à la Loire. Or étrangement nous retrouverons cette dualité nord/sud tout au long de l'histoire de France, jusqu'à nos jours où elle se lit encore dans les statistiques de l'INSEE concernant la santé, l'économie et nombre d'autres domaines. Il faut ajouter que la mémoire collective réelle mais inconsciente, ce que Pierre Chaunu appelait l'« obscure mémoire » de la France apparaît de plus en plus longue au fil des recherches archéologiques. En l'état actuel des connaissances, nous pouvons dater de - 6000 à - 5400 l'arrivée par la mer des agriculteurs du sud et de la côte atlantique, avec une progression assez rapide (3,5 km par an, ce qui veut dire qu'on défriche tout ce qu'on peut défricher) et de - 5500 à - 5000 la diffusion plus lente (environ 1 km par an) de la culture danubienne dans le nord de la France. Les Méditerranéens décoraient leurs poteries par l'impression d'un coquillage, le *cardial*, d'où le nom généralement donné à leur culture. En fait, ils utilisaient aussi d'autres coquilles voire des baguettes pour créer des sortes de cannelures. Ils naviguaient, ce qui signifie qu'ils maîtrisaient le travail du bois et de la charpente, l'astronomie pour se repérer en mer, la fabrication des cordages et des colles, même si l'archéologie ne nous en apporte pas la preuve, ces matériaux étant fragiles. Ils avaient domestiqué la chèvre et le mouton, mais leur alimentation se basait aussi sur les produits de la mer, coquillages et poissons. Leurs cultures semblent assez variées, avec bien sûr des céréales mais aussi des arbres fruitiers, des légumineuses, des légumes divers. Ils bâtissaient des maisons de pierre sèche couvertes de chaume, parfois des cabanes de roseaux dans

les régions côtières où l'on trouve des lagunes. Les Danubiens cultivaient surtout le blé et l'orge, les pois et parfois les lentilles, élevaient des bovins et des porcs, décoraient leur céramique d'incisions en ruban, d'où le terme de *rubané* qui sert souvent à les désigner, construisaient des maisons rectangulaires de bois et de torchis divisées en plusieurs pièces, orientées est-ouest, longues de 10 à 45 m. Ils enterraient leurs morts dans de véritables nécropoles, avec un important mobilier funéraire : parures, outils, dépôts de nourriture.

Aujourd'hui encore les différences entre le nord et le sud de la France, issues de cette double néolithisation, se reconnaissent jusque dans la vie quotidienne. On cuisine au beurre au nord où l'on a toujours élevé des bovins et à l'huile au sud où l'on cultive l'olivier ou les noix. C'est au nord aussi que l'on mange le plus de pommes de terre, tandis que les légumes et fruits frais se retrouvent surtout dans les assiettes du sud, où dès la plus haute antiquité on a privilégié les jardins et les vergers. On trouve plus de charcuterie dans le nord, principalement le nord-est, plus de volailles dans le sud. Une étude de 2007 montre une plus grande concentration de nitrates dans l'eau au nord qu'au sud, ce qui signifie qu'on n'y pratique pas le même type d'agriculture. D'ailleurs les exploitations agricoles ont une plus grande superficie au nord où l'on produit encore surtout des céréales et des oléagineux alors que le sud privilégie toujours l'élevage, la vigne et les arbres fruitiers. Même en matière de santé, la différence reste marquée puisque les taux de mortalité sont plus élevés au nord – on y meurt plus jeune. Par contre, il y a plus de bacheliers au sud qu'au nord aujourd'hui alors qu'au XVIII^e siècle l'alphabétisation était plus poussée au nord et qu'à la fin du XIX^e siècle le taux de réussite au certificat d'études se voyait surtout au nord. L'opposition demeure mais s'est inversée. Cela s'explique peut-être par la différence linguistique, surtout pour le certifié de nos grands-pères : le français obligatoire n'était pas la langue maternelle des gens du sud qui parlaient des dialectes occitans. En revanche, dès que la langue a été maîtrisée, c'est au sud

que le succès scolaire est le plus accentué. Enfin, cette opposition se lit tout au long de l'histoire dans les choix religieux et politiques, particulièrement dans les périodes de crise, au point qu'on a pu décrire le sud comme « la France qui dit non ».

Le temps des grosses pierres et des gobelets en cloche

En général, on le dit en grec : *mega-lithos*, mégalithe. Cela signifie simplement grosse pierre. Ceux du néolithique sont le plus souvent des tombes collectives, formées d'un *dolmen* avec ou sans couloir d'accès ou d'une allée couverte, recouverts soit d'un *cairn*, entassement de caillasse sèche, soit de terre sur laquelle ne tarde pas à pousser de l'herbe, ce qu'on nomme un *tumulus*. Ils apparaissent vers - 4800 sur la côte atlantique, entre le Portugal et la Bretagne. Dans les mêmes zones, on trouve des *menhirs*, de simples pierres dressées, souvent minces et effilées mais pas toujours. Parfois, ces menhirs forment un cercle ou un carré, qui pourraient être les piliers d'un ancien tumulus quand ils sont très rapprochés, mais auraient plutôt un sens de repères astronomiques lorsqu'ils sont assez écartés les uns des autres, et l'on parle de *cromlech*. Parfois aussi, comme à Carnac, il s'agit de longs alignements dont le sens nous échappe. Puis cette mode va se répandre dans le monde et perdurer parfois jusqu'à nos jours. En France, si l'on trouve partout dolmens et menhirs, s'ils semblent bien être nés en Bretagne, l'érection en sera abandonnée au bout de quelques millénaires¹.

Qui les a construits, qui a eu l'idée d'élever aux morts de son peuple ou de son clan ces sépultures monumentales ? On a d'abord cru qu'une civilisation de marins dont on

1. Elle reprend aujourd'hui, bizarrement, pour interdire l'accès à certains chemins, orner des jardins publics, des ronds-points ou des aires de repos sur les autoroutes.

situait l'origine en mer du Nord avait exploré tous les océans. Cette hypothèse est aujourd'hui abandonnée mais pourrait fort bien se réactualiser. En effet, des études génétiques publiées en avril 2013 dans la revue *Nature Communications* montrent qu'une migration inconnue des préhistoriens a eu lieu vers - 4800. L'influence de cette migration sur le patrimoine génétique des Européens semble encore plus forte que celle de l'arrivée des agriculteurs du néolithique vers - 7000 à - 6000 puisqu'elle est encore sensible chez 45 % de la population. Compte tenu des brassages ultérieurs, c'est énorme. Alan Cooper, coauteur de l'article, écrit : « Ce qui est surprenant, c'est que les marqueurs génétiques propres à la première culture paneuropéenne, qui avait connu un très net succès, ont été soudainement remplacés il y a quatre mille cinq cents ans, et nous ne savons pas pourquoi. Il s'est passé quelque chose d'important, et les prochaines recherches vont essayer de découvrir de quoi il s'agissait. » Selon les auteurs de l'étude, une équipe internationale regroupant des chercheurs de l'université d'Adélaïde en Australie et de l'université de Mayence en Allemagne, il pourrait s'agir des populations associées à la culture dite *campaniforme* d'après l'objet caractéristique fréquemment retrouvé dans les sépultures, un gobelet en céramique en forme de cloche, dont on sait qu'elles sont arrivées en Europe par la péninsule Ibérique il y a quatre mille à cinq mille ans pour s'implanter par la suite dans plusieurs régions de l'Europe de l'Ouest. Leur lien avec les mégalithes est patent en Angleterre, puisque ce sont les constructeurs du célèbre ensemble de Stonehenge.

En plus des céramiques de très bonne qualité, on retrouve dans leurs tombes ou leurs habitats des pendentifs en forme de croissant de lune, en os, des boutons perforés en V, ainsi que des objets de métal, tels que des perles ou des poignards en cuivre. Ils s'accompagnent souvent d'un équipement d'archer : armatures de flèches à aileron en silex, brassards en pierre. L'étude génétique qui révèle la migration des campaniformes porte sur l'ADN *mitochondrial*, celui qui se transmet par les femmes. Elle

pourrait être corroborée par d'autres recherches, cette fois sur ce qu'on appelle les *haplogroupes du chromosome Y*, c'est-à-dire le patrimoine transmis par les hommes¹. Or au début de l'âge du bronze apparaît l'un des marqueurs des peuples indo-européens, l'*haplogroupe R1*, connu sous deux formes, R1a et R1b. C'est R1b qui nous intéresse ici. L'origine de ce marqueur est encore incertaine, soit dans l'Altaï, soit en Asie centrale entre la mer Caspienne et l'Hindou Kuch, soit encore dans les steppes russes, entre la Volga et l'Oural, soit au sud de la mer Caspienne. D'après plusieurs auteurs, une population de chasseurs-cueilleurs dont l'haplogroupe principal est R1a serait arrivée d'abord dans les steppes, puis une population de fermiers pasteurs dont l'haplogroupe majoritaire est R1b serait venue par le Caucase ou par la côte ouest de la mer Noire. Cette rencontre des chasseurs-cueilleurs dont l'haplogroupe principal est R1a avec les pasteurs dont l'haplogroupe principal est R1b aurait permis l'émergence de la population indo-européenne. Un peuple dont l'haplogroupe principal est R1b, installé plus tard sur les rives du Danube, s'est dirigé vers l'Europe occidentale. Il s'arrêtera d'abord au Portugal dans l'embouchure du Tage et sa fusion avec la culture locale ibérique va former la culture campaniforme qui va se répandre sur toute l'Europe, du Portugal jusqu'en Hongrie en passant par le nord de l'Italie et le sud de la France.

Or cette culture campaniforme semble bien représenter l'origine des peuples celtiques. Patrice Brun y distingue un complexe atlantique qui se développe principalement à

1. Ne rentrons pas dans les détails techniques. Il suffit de savoir que nous portons les gènes de papa et maman : les deux se retrouvent dans le noyau de la cellule où l'on trouve deux sortes de chromosomes (grands ensembles de gènes), les X communs aux deux sexes et les Y présents seulement chez les hommes. C'est donc dans le chromosome Y qu'on a le plus de chances de trouver ce qui se transmet génétiquement de père en fils. En plus du noyau, dans la cellule, se trouvent de petites structures nommées mitochondries qui contiennent aussi de l'ADN, mais là, il n'y a que celui de maman.

l'âge du bronze, et un complexe nord alpin qui prend le dessus à l'âge du fer. C'est notamment par leur contact avec la sphère méditerranéenne (Grecs et Étrusques) que naissent les cultures de Hallstatt¹ et de La Tène d'où viennent les peuples germaniques et celtiques². On s'aperçoit aujourd'hui que R1b est d'autant plus présent que l'on est plus à l'ouest : à plus de 80 % en Bretagne et au pays Basque, à plus de 60 % dans la moitié ouest de la France, à plus de 50 % dans l'est. Ainsi, nos ancêtres seraient bel et bien aussi les Gaulois ! ou du moins leurs propres aïeux. La vieille rumeur qui associait les mégalithes aux druides va-t-elle ainsi retrouver du sens ?

Si l'on projette sur la carte l'aire de diffusion de la culture campaniforme, on s'aperçoit qu'elle englobe totalement l'Allemagne, la Suisse, le nord-ouest de l'Italie, l'ensemble de l'Espagne et du Portugal. En France, elle semble se cantonner aux régions méditerranéenne et atlantique. Il reste une sorte de goutte au centre et au nord de la France qui semble avoir formé un isolat culturel, peut-être plus archaïque. C'est aussi dans cette zone que le marqueur R1b est le moins fréquent.

Les guerriers de l'âge du bronze

La culture campaniforme voit la transition des outils de pierre vers les métaux. Il faut comprendre que la découverte de la métallurgie, peut-être un prolongement de la céramique, n'a pas bouleversé de fond en comble en quelques jours la civilisation qui l'a fait naître. L'or, l'argent, le cuivre et le plomb qui forment les premiers artefacts ont surtout servi à créer des ornements ou des armes d'apparat. Le travail du bronze, plus difficile

1. Hallstatt est un village d'Allemagne, où l'on a trouvé les premières traces archéologiques de ce qui deviendra la culture celtique. La période de Hallstatt désigne le premier âge du fer. Puis vient ce qu'on appelle la période de La Tène, d'après un village suisse situé au bout du lac de Neuchâtel.

2. D'après bsecher.pagesperso-orange.fr/Genetique.htm

puisqu'il faut avoir à disposition des mines de cuivre et des mines d'étain pour en réaliser l'alliage, ne se répand qu'assez tardivement sur notre sol. Comme le cuivre et l'étain ne se trouvent pas dans les mêmes régions, l'art du bronze nécessite des circuits d'échange qui peuvent être à longue distance et qui vont donc amener la spécialisation d'artisans et de marchands, principalement marins. S'il apparaît en Mésopotamie à peu près à l'époque de l'arrivée de la culture campaniforme en Europe, vers - 5000, il ne se développe chez nous que vers - 1800 et dure jusque vers - 700, après quoi le bronze ne servira plus que pour certains instruments de musique comme les cloches et les gongs et pour la statuaire. À l'origine, il sera surtout utilisé pour la solidité des armes qu'il permet de réaliser, épées et peut-être haches, encore que ces dernières ont pu servir aux bûcherons et pas seulement contre des ennemis. On ne trouve les minerais que dans quelques régions d'Europe. L'étain utilisé provient des îles Britanniques, de Bretagne ou d'Espagne ; le cuivre, des Alpes, d'Espagne et des Carpates. Ce qui deviendra la France n'en produit donc que très peu.

Avec la métallurgie du bronze, on voit apparaître des cultures plus guerrières, plus diversifiées aussi. On commence à discerner d'autres clivages, d'autres identités que l'ancienne opposition nord/sud, en particulier se distinguant nettement la façade atlantique, l'arc alpin et les pays méditerranéens. Les villages se fixent, les maisons peuvent servir à plusieurs générations, parfois sur cinq siècles comme à Changis-sur-Marne, en Seine-et-Marne. Cela signifie que l'on commence d'entretenir les champs, d'en retirer les pierres, de pratiquer une forme de rotation des cultures et de jachère ou repos périodique de la terre, d'ajouter du fumier au lieu de déplacer la ferme quand les terres sont épuisées. On commence aussi d'entretenir des chemins que l'on borde de pierres et de fossés, que l'on complète par des allées de planches ou de rondins dans les zones marécageuses et peut-être par les premiers ponts de bois. C'est presque déjà le paysage de nos campagnes, avec ses haies vives pour séparer les champs, qui, selon Cyril

Marcigny¹, responsable des fouilles d'urgence à l'Inrap, « s'étendent en moyenne sur 6 000 m², surface que l'on peut travailler en une journée avec un araire². La densité humaine de ces espaces est assez régulière lors de cette période, avec un pic de population qui commence à la fin du bronze ancien, vers 1600 avant J.-C., et se prolonge sur près d'un millénaire. À large échelle, ces territoires constituent des îlots de 300 à 400 hectares, cultivés et habités, qui forment des "chefferies" séparées par des reliques de forêts. »

Cette organisation de l'espace ainsi que le mobilier funéraire retrouvé dans certaines tombes suggère une forme de propriété du sol, avec héritage transmis, et une société plus hiérarchisée qu'à l'époque néolithique. Vers – 1600, le temps des chefs aux riches tombeaux s'achève. Il semble y avoir eu une redistribution des terres au profit d'une gestion plus communautaire ou collective. Marcigny précise que « ces élites apparaissent et disparaissent plusieurs fois. Jusqu'à l'âge du fer, où la domination des puissants s'installe plus durablement ». Les fluctuations climatiques ont pu jouer un rôle dans ces transformations sociales, plus égalitaires en période chaude où le blé vient bien, plus hiérarchisée quand le froid oblige à se rabattre sur l'orge ou le seigle.

C'est aussi l'aube du recyclage. Une céramique brisée est irrécupérable, un outil de silex émoussé redevient un caillou comme un autre, mais une arme de bronze qui se casse peut être récupérée, refondue, retravaillée. Ce sont les débuts de la roue et de ses utilisations de prestige, le char de guerre et le char processionnel. C'est le temps des voyageurs, des échanges à longue distance qui semblent unifier l'espace culturel sur toute l'Eurasie. C'est peut-être aussi le temps de la guerre des dieux. Le néolithique avait multiplié les figures de la grande déesse protectrice des moissons et des animaux, pourvoyeuse d'abondance ; on

1. Cyril Marcigny, interview par Sylvestre Huet, « La propriété du sol naît à l'âge du bronze », *Libération*, 10 juin 2013.

2. Un araire est l'ancêtre de la charrue, avec un soc en bois dur.

commence à voir des figurations de guerriers sur leur char, armés de la longue épée ou de la lance, les représentations des astres, la décoration en spirales.

Vers la fin de la période, Homère ou l'école de poètes que son nom représente écrit l'*Odyssée*, sorte d'instructions nautiques pour la quête de l'étain. Le monde qu'il décrit, assez proche de ce que sera le monde féodal, nous donne une bonne idée de ce que furent les « chefferies » de l'âge du bronze.

Nos ancêtres les Ligures, les Ibères, les Sardons, les Gaulois...

Avec la métallurgie du fer, nous sommes déjà dans les temps historiques, mais qui restent pour nous aussi obscurs que ceux qui ne connaissaient pas l'écriture. Nous avons parfois l'écho de textes dont il ne nous reste rien, sinon quelques allusions chez les auteurs grecs et romains, certains assez tardifs. Hésiode, qui écrit aux alentours de - 600 au moment où les Grecs de la ville de Phocée fondent Marseille, parle des Ligures établis à l'ouest du monde. Un siècle plus tard, Hécatée de Milet distingue Ligures et Celtes. Rufus Festus Avienus qui traduit en vers latins un vieux récit de voyage maritime, peut-être marseillais à l'origine, nous apprend que la Ligurie ou Ligystique s'étendait d'abord jusqu'à la mer du Nord - ce qui veut dire qu'elle couvrait tout notre territoire ou presque - mais que les Celtes avaient repoussé les Ligures jusqu'aux Alpes. La seule indication qu'il ne donne pas, c'est la date ! En fait, les noms des peuples évoqués par les auteurs grecs et latins ont pour la plupart disparu et sont même absents de la nomenclature des Gaulois donnée par Jules César. Des termes génériques comme Ligures, Celtes ou Germains pour l'Allemagne actuelle recouvrent une réalité politique beaucoup plus divisée et variée, avec des cités qui sont autant de petits États mais entre lesquelles les auteurs antiques ont perçu une unité culturelle et sans doute linguistique. Dans cet ensemble, la grande énigme

est celle des Ligures. Si dès – 4800 sont arrivés des peuples indo-européens parlant une langue dont dérivent les dialectes celtiques, comme le montrent les études génétiques, où placer ces peuples ? S'agit-il des descendants des paysans néolithiques ? Ils nous ont laissé des noms de lieux, de rivières, de montagnes, de villages devenus parfois des villes. Nous leur devons par exemple le nom des Alpes ou celui d'Albi. Ou même le premier nom de l'Angleterre, Albion. Que signifiait cette racine *alp* ou *alb* qu'on retrouve si souvent ? On sait qu'elle a un rapport avec les pâturages d'altitude mais aussi avec la blancheur. Celle de la neige qui les recouvre en hiver ? Qu'est-ce qui compte le plus, la hauteur ou la couleur ? Comment savoir ?

Tout au sud, entre les Pyrénées et l'Aude, se sont installés des Ibères. Encore un nom générique qui se retrouve sur un très vaste espace, du Caucase à l'Espagne. Eux avaient une écriture, toute une littérature, ils rédigeaient même leurs lois en vers, mais il n'en reste que quelques stèles isolées dans la campagne. C'est comme si la France disparaissait un jour et qu'on n'ait plus comme témoignage de notre langue que cinq ou six plaques commémoratives ou des noms de stations de métro. Certains auteurs antiques comme Hécatée de Milet ou Philiste de Syracuse racontent d'ailleurs que les Ibères avaient autrefois peuplé toute l'Europe avant d'être chassés par les Ligures et qu'ils avaient dû se réfugier en Espagne, en Sicile ou dans d'autres lieux reculés. Toujours au sud, nous connaissons les noms des alliés de Carthage, les Sardons – installés à la fois en Sardaigne et dans les Pyrénées – et les Élysiques près de l'embouchure de l'Aude. Ils portaient des tuniques rouges pour aller au combat, afin que le sang ne se voie pas et que leurs blessures ne démoralisent pas les autres guerriers. Eux vont suivre le destin de Carthage et se faire laminer par les Romains. De ces peuples dont les auteurs antiques nous donnent les noms et parfois le destin, ne restent que les Basques mais leur territoire était beaucoup plus étendu à l'origine, il couvrait toute la Gascogne, toute la région au sud de la Garonne.

En plusieurs vagues, des peuples celtes se succèdent sur notre sol. L'archéologie montre que la civilisation celtique dont le cœur se trouvait vers La Tène, près du lac de Neuchâtel, a gagné toute l'Europe entre – 500 et – 400. Comme les Celtes n'utilisaient l'écriture que pour des choses triviales comme les comptes des marchands ou des artisans et préféraient la tradition orale pour les récits mythiques, les lois et le souvenir des hauts faits de leurs princes, rien ne nous est parvenu de ces quelques siècles. Grecs et Romains ne parlent que de ce qui les a touchés directement, comme l'expédition qui s'est emparée de Rome vers – 387 ou – 386 et n'a accepté de repartir que moyennant une rançon conséquente ou celle qui a pillé le temple de Delphes vers – 260. Ces deux épopées guerrières ont été d'autant plus facilement confondues que, dans les deux cas, leur chef se nommait Brennus. Un nom ou un titre ? On le retrouve dans la littérature galloise tardive sous le nom de Bran, chef d'une expédition de Gallois en Irlande. Cela fait beaucoup. Dans le même temps, les Grecs de Marseille fondent d'autres établissements tout au long du rivage méditerranéen, Antibes et Nice à l'est, Agde à l'ouest et de nombreux petits ports entre les deux. Ils poussent même jusqu'à l'île de Leucate en face du rivage ibère mais eux aussi finiront par passer sous domination celtique.

Pas plus que les Grecs, les Celtes n'ont d'unité nationale. Comme l'a écrit Henri Hubert, « le rôle historique des Celtes n'a pas été un rôle politique puisque leurs formations politiques ont été caduques. Mais ce fut un rôle civilisateur¹ ». Nous leur devons notre langue, si nous en croyons encore Henri Hubert : « Le français est du latin prononcé par des Celtes et mis au service d'esprits celtiques². » Nous avons d'ailleurs emprunté aux dialectes gaulois presque tout le vocabulaire de l'agriculture et des artisans, les noms des outils et ceux des gestes du travail.

1. Henri Hubert, *Les Celtes et l'expansion celtique jusqu'à l'époque de La Tène*, réédition Albin Michel, 1974 (Paris, 1932), p. 29.

2. *Ibid.*, p. 28.

L'extension géographique de leur civilisation dépasse de beaucoup les frontières de la France actuelle et va de la mer Noire à l'Irlande, englobant en plus de notre pays toute l'Europe centrale, le sud de l'Allemagne, la Suisse, le nord de l'Italie, la Belgique, les Flandres, l'ouest de l'Espagne, l'actuelle Angleterre et l'Irlande. Mais cet ensemble culturel est morcelé en cités, en petits royaumes rivaux et le plus souvent en guerre les uns contre les autres, du moins si l'on en croit leurs voisins. L'archéologie nous parle aussi d'échanges, de commerce. Comme les Grecs, comme les Étrusques ou les Latins, les Celtes bâtissent des villes et des villages reliés par des routes empierrées ou des chemins bien délimités. Est-ce les Celtes qui l'ont inventée, est-ce les Grecs ? À cette époque apparaît la monnaie, des pièces d'or, d'argent et de cuivre frappées de symboles qui sont la marque identitaire des cités et au travers desquels on a pu lire toute une sacralisation de l'espace.

Il est difficile de reconstituer la structure de la société celtique. Henri Hubert et d'autres auteurs se sont appuyés sur le droit irlandais tardif, celui du haut Moyen Âge, mais dans quelle mesure reflète-t-il le droit antique ? Tout ce qu'on peut dire avec certitude, c'est l'importance de la famille élargie, surtout s'il s'agit d'une famille royale ou aristocratique qui occupe donc une fonction de souveraineté. Elle semble s'étendre jusqu'aux arrière-petits-cousins. Il s'agit d'une société hiérarchisée, guerrière, mais qui tient aussi les artisans en haute estime et ceux des Gaules, d'ailleurs, seront universellement admirés. Quant aux guerriers, ils servent volontiers comme mercenaires jusqu'en Égypte. On retrouve dans le monde celtique de manière plus ou moins évidente les trois fonctions que Georges Dumézil a dégagées par l'étude des mythes et des coutumes des peuples indo-européens, à savoir une fonction qu'il nomme de souveraineté, à la fois religieuse et juridique, une fonction guerrière et une fonction de fécondité (donc de production) regroupant paysans et artisans, y compris médecins garants du maintien de la vie. Le roi les récapitule toutes trois en lui-même. Toutefois, dans les

zones où ces trois fonctions semblent le plus nettes, à savoir dans les Gaules, dans l'actuelle Angleterre et en Irlande, un rôle important est donné aux femmes et l'on trouve des traditions d'héritage aussi bien en ligne maternelle qu'en ligne paternelle.

Vers - 300, les territoires de chaque peuple celte semblent fixés. Si l'on observe encore des guerres frontalières et des querelles entre cités, le temps des grandes migrations collectives s'estompe mais peut toujours se réveiller puisque c'est une bougeotte de la part des Helvètes installés en Suisse et désireux de rejoindre leurs cousins de Saintonge qui va entraîner l'appel à l'aide des Éduens à leurs alliés romains, aide que Jules César en - 52 va transformer en conquête pure et simple de ce qu'il appelle les Gaules. Mais pour l'instant, restons aux alentours de - 300. Tandis que les arts du combat dominent la culture celte, surtout chez les peuples dits Belges, les traces archéologiques comme à Gournay-sur-Aronde nous montrent une religion virile et guerrière où l'on offre à des dieux souterrains de vieux bœufs et les armes des ennemis vaincus. L'autel n'est qu'une fosse profonde, longue et large, au bord de laquelle les victimes sont immolées. Puis on les bascule dedans et les bovins y pourriront, censés nourrir à travers la terre les puissances qui donnent la victoire. Un couvercle amovible limite les effluves de mort. Plus tard la fosse sera protégée par un toit qui donne à l'ensemble une allure de temple proche de ceux que l'on trouve dans les pays méditerranéens, au milieu d'un bosquet de beaux arbres fermé par une enceinte. À Gournay, si l'on en croit Jean-Louis Brunaux, on a retrouvé des « milliers d'armes en fer, initialement déposées dans le porche d'entrée et sur ses parois. Sur la trentaine de sanctuaires gaulois fouillés ces vingt dernières années, beaucoup présentent une entrée aménagée soigneusement, un bâtiment souvent imposant enjambant le fossé de clôture : il s'agissait de véritables propylées¹ – terme qu'emploie d'ailleurs Strabon pour

1. Propylée : vestibule d'un temple, ou portique à colonnes devant l'entrée d'un temple.

désigner ces portes – où les Gaulois fixaient les crânes qu'ils avaient coupés des corps de leurs ennemis. À Gournay, de nombreux restes de crânes humains donnent raison à Strabon. Les vestiges archéologiques et le très riche matériel découvert à cet endroit indiquent que le bâtiment était élevé sur de gros poteaux de bois et possédait un étage où des armes, crânes d'hommes et de chevaux, débris de char avaient été entassés – à l'évidence des trophées amassés dans les batailles qui avaient précédé l'arrivée des Belges Bellovaques, créateurs du sanctuaire, au début du III^e siècle avant J.-C. Tous les lieux de culte découverts dans le nord de la Gaule, chez les peuples belges notamment, présentent un même caractère guerrier plus ou moins marqué et ne révèlent que ces deux types d'activité religieuse, le sacrifice animal et l'offrande d'armes¹ ». Mais quelles croyances, quels mythes accompagnaient ces sacrifices ? Quel en était le sens ? Comment savoir, puisque nous n'avons aucun écrit ?

Vers – 300, il semble que le culte ait évolué avec l'apparition d'un clergé ou du moins d'un ordre chargé de l'éducation, de la justice et des divers aspects de la relation aux dieux. Si nous connaissons le nom des druides et celui des bardes qui chantent la louange comme le blâme des puissants, la réalité de leur fonction nous échappe à beaucoup d'égards. Comme le précise Jean Loicq dans une conférence donnée en décembre 2005, « l'étude de la religion celtique souffre d'un paradoxe. Ne faisant pas usage de l'écriture, qu'ils connaissaient pourtant par Marseille la grecque, les Celtes n'ont rien laissé de leurs savoirs traditionnels ni sur le continent ni en Grande-Bretagne. C'est la conquête romaine qui a apporté l'écriture en Gaule centrale et en Belgique. Quant à l'Irlande, où l'écriture a été apportée par le christianisme, elle a dû par là même abandonner ou travestir l'aspect religieux de ce savoir pour pouvoir en conserver une partie sous forme écrite. Gaule, Grande-Bretagne ou Irlande, écriture et religion

1. Jean Louis Brunaux, « La religion gauloise », sur le site www.clio.fr/BIBLIOTHEQUE/pdf/pdf_la_religion_gauloise.pdf

traditionnelle sont, chez les Celtes, choses qui s'excluent mutuellement. Ce n'est donc qu'à l'aide de témoignages indirects qu'on peut arriver à entrevoir la personnalité de leurs dieux, de leurs croyances et des mythes qui les fondaient : données éparses livrées par les historiens grecs ou latins, survivances dans la pratique religieuse de l'époque romaine, fragments de mythologie enchâssés, souvent très déformés, dans l'épopée irlandaise et les vieux contes gallois. Il se trouve ainsi que, lorsque les pays celtiques nous livrent des documents, la vieille religion nationale, privée du contrôle des druides, et donc abandonnée aux pratiques populaires, était en voie de romanisation progressive ou, dans l'Irlande chrétienne du Moyen Âge, réduite à de rares souvenirs rituels ou à une mythologie découronnée¹ ».

Les druides sont-ils une institution panceltique ? Le terme n'existe pas chez les Celtes du Danube ou des Balkans, ni chez les Galates ni même en Espagne. Les auteurs grecs et latins en parlent abondamment et les décrivent comme une confrérie sacerdotale présente en Grande-Bretagne, en Irlande et en Gaules. Elle se double d'une autre confrérie dont on ne sait pas s'il s'agit d'une institution rivale ou d'une branche plus ou moins détachée, celle des bardes ou *filid* qui pourraient être les lointains ancêtres de nos journalistes puisque leur rôle est de célébrer les hauts faits des rois et de leurs guerriers mais aussi de les blâmer publiquement quand ils prennent de mauvaises décisions.

Un nouvel acteur s'invite au banquet

Les Celtes connaissaient bien les Grecs avec lesquels ils commerçaient depuis les débuts de la métallurgie du bronze et qui possédaient des colonies à leurs portes. Ils échangeaient aussi de longue date avec les Étrusques du nord de l'Italie. Ils avaient vu ces derniers se faire battre

1. Jean Loicq, *Vie religieuse en Gaule : Héritage celtique et courants méditerranéens*, conférence mise en ligne sur le site FEC – *Folia Electronica Classica* (Louvain-la-Neuve) – Numéro 11 – janvier-juin 2006.

par une cité qu'ils avaient longtemps dominée, rien de plus normal. Ce qui l'était moins, c'est que cette petite belliqueuse nommée Rome avait adopté des institutions républicaines, peut-être inspirées des Grecs et montrait pourtant un insatiable appétit de conquête. Vers - 300, elle avait soumis tout le centre de l'Italie. Un siècle plus tard, elle domine toute la péninsule, est passée en Sicile et se heurte à la plus grande puissance de l'époque, l'oligarchie de Carthage, ce qui ne l'empêche pas de pousser aussi ses légions vers le nord. En - 219, elle conquiert la Gaule cisalpine¹. Cette même année, elle affronte l'armée du général carthaginois Hannibal, d'abord en Italie près du lac Trasimène puis à Cannes, dans ce qui deviendra la Provence. Hannibal était d'abord passé par l'Espagne où Carthage comptait nombre de royaumes alliés ou vassaux et avait entraîné à sa suite, en particulier, les Élysices. Vaincus sur ce terrain, les Romains ne tardent pas à reprendre l'offensive et se portent vers l'Espagne. Quand, en - 202, ils obtiennent une victoire sur Carthage, ils deviennent maîtres de la Numidie, de l'Espagne, et d'une bande littorale entre elle et l'Italie. Durant tout le II^e siècle, ils vont consolider leur mainmise sur l'Espagne et sur le nord de l'Italie. En - 148, les hostilités reprennent avec Carthage que ses anciens alliés ibères tentent d'aider par un soulèvement. En - 146, Carthage définitivement écrasée, détruite, rasée, Rome s'empare de l'Afrique du Nord. En - 122, les légions occupent tout le sud-est de la Gaule. La *Provincia Romana*, la future Provence, est née, d'autant que pour sécuriser ce rivage méditerranéen, les Romains vont élargir leur couloir vers l'Espagne.

En - 118, le consul Cneius Domitius Ahenobarbus (Barbe d'airain, autrement dit barbe rousse), devenu proconsul de la nouvelle province dont il avait dirigé la conquête, fonde une colonie à l'embouchure de l'Aude, colonie qu'ils vont nommer *Narbo Martius* et peupler de vétérans, c'est-à-dire de légionnaires ayant achevé leurs années de service militaire, ainsi que du surplus de population

1. C'est-à-dire le versant des Alpes tourné vers l'Italie et le Piémont.

pauvre de Rome. Ce fut la première colonie fondée hors d'Italie. Il a laissé le souvenir détestable d'un homme avide, pillant les richesses locales sans égard aux besoins de la population non romaine, Volques tectosages, Ibères et Élysices. *Narbo*, l'actuelle Narbonne, va donner son nom à la province qui devient alors la Narbonnaise. À celle-ci sont intégrés les Volques Arécomiques qui vivaient sur le territoire de l'actuelle région nîmoise. Puis les Vellaves du Velay et les Helviens d'Ardèche se rallient aux Romains.

Depuis la chute de Carthage, Rome se pose en protectrice de nombreuses cités et royaumes tout autour de la Méditerranée. Le titre officiel est « ami de Rome ». Il représente quelque chose d'intermédiaire entre une alliance et un protectorat ; on peut le comparer avec la « clause de la nation la plus favorisée » qu'accordent aujourd'hui les États-Unis, qui offre des avantages commerciaux mais au prix d'une certaine soumission politique. Toutefois, les liens avec Rome sont plus serrés et les peuples considérés comme « amis » ont droit à une certaine réciprocité, ils peuvent faire appel au soutien militaire en cas de danger. À leurs risques et périls. La conquête de - 122 avait pour origine un appel à l'aide de Marseille contre les Salyens des Alpes. En - 58, les Éduens, autres amis de Rome dont le territoire couvre les actuels départements de Saône-et-Loire, Nièvre et en partie Côte-d'Or, ont recours à cette aide contre le projet de migration des Helvètes. Caius Julius Caesar, alors proconsul de la Gaule cisalpine, envoie ses légions s'interposer puis, de proche en proche, va conquérir l'ensemble de ce qu'il nomme « les Gaules », malgré quelques révoltes dont la dernière fut celle de Vercingétorix, le vaincu d'Alésia.

César est un conquérant, habile sans conteste dans le domaine militaire et surtout un très grand politique. « En moins de dix ans qu'a duré sa guerre dans les Gaules, il a pris d'assaut plus de huit cents villes, il a soumis trois cents nations différentes et combattu, en plusieurs batailles rangées, contre trois millions d'ennemis, dont il en a tué un million, et fait autant de prisonniers », écrit Plutarque

dans sa *Vie de César*. Il faudrait ajouter que, dans ces mêmes dix ans, il a fortement contribué à renverser les institutions de la République romaine jusqu'à se faire nommer en - 44 dictateur à vie - une vie qui prendra fin quinze jours plus tard lorsqu'il sera assassiné. Mais Rome ne reviendra jamais à ses anciennes lois électorales et, en - 31, l'un des fils adoptifs de César, Octave, prendra le titre d'Auguste pour devenir le premier empereur.

Pour les Gaules, cela signifie une totale réorganisation administrative. À part Narbonne, cité de droit romain dont les natifs sont automatiquement citoyens de Rome, ceux que l'on commence d'appeler Gaulois ont un statut assez incertain. Auguste a appliqué une recette assez commune dans l'Antiquité, effacer les anciennes frontières pour briser le sentiment d'appartenance et les fidélités profondes. En - 27 il ajoute à la province initiale de Narbonnaise l'Aquitaine, dont la frontière septentrionale est portée jusqu'à la Loire ; la Lyonnaise, entre Seine, Loire et Marne ; la Belgique, qui occupe tout le nord du pays jusqu'au Rhin et englobe donc des territoires qui sont aujourd'hui en dehors de nos frontières. Chacune de ces provinces est divisée en cités. Cet ensemble possède à Lyon une capitale fédérale qui fait l'objet de tous les soins de l'empereur. Sur ce site avait été fondée en - 43 une colonie militaire romaine, *Lugdunum*, installée sur la colline de Fourvière. Il s'agit de provinces impériales, c'est-à-dire dirigées par un Légat nommé par l'empereur et qui dispose d'un certain nombre de légions alors que la Narbonnaise, province sénatoriale, dépend toujours d'un proconsul. Les cités, géographiquement, correspondent aux anciennes subdivisions administratives celtiques auxquelles s'ajoutent de nouvelles fondations mais leurs institutions sont profondément transformées pour les conformer au droit romain. En un premier temps, Auguste ajoute aux cultes existants celui de Rome et de l'empire. Il transforme aussi le réseau routier afin de faciliter le passage des lourds chars de ravitaillement de l'armée, qui ne possèdent pas d'essieu mobile et ont donc

beaucoup de mal dans les virages. Il y aura donc partout des routes pavées très droites avec des relais de poste.

Des révoltes éclatent, la plupart du temps à cause de la lourdeur des impôts et de l'endettement auquel il oblige les autochtones. Tacite signale qu'en 21, sous Tibère, les Trévires des bords de Loire et les Éduens prennent les armes. Leur mécontentement est d'autant plus grand qu'ils bénéficiaient auparavant d'immunités fiscales que l'empereur Tibère, confronté à une grave crise financière, a dû lever. Ces révoltes, dirigées par des nobles gaulois romanisés, éclatent surtout au nord de la Loire ; elles sont fortement réprimées par les légions romaines qui gardent la frontière rhénane. En 69-70, sous Néron, 8 000 paysans éduens vont suivre Mariccus, noble boïen qui se présente comme le libérateur des Gaules. Là encore, la révolte est écrasée mais elle témoigne d'un sentiment antiromain persistant. C'est sans doute pour le réduire que l'empereur Claude interdit le druidisme et chasse les druides hors des Gaules après en avoir passé quelques-uns au fil de l'épée, tout en favorisant l'intégration des élites. Dès 48, dans un discours partiellement conservé à Lyon sur une plaque de bronze, il s'était fait devant le Sénat l'avocat des notables désireux d'accéder aux magistratures impériales. Une fois revêtu de la pourpre, il s'emploie à la rendre effective.

La religion gallo-romaine

La religion romaine, à bien des égards, est une anomalie dans le monde antique : elle a des dieux, un culte public soutenu par un ensemble juridique tatillon, des fonctions sacerdotales officielles mais pas de récit mythique. Lorsque les poètes voudront mettre les dieux en scène, ils puiseront dans le très riche répertoire grec en utilisant les équivalences elles aussi officielles. Là où Alexandre, lors de la conquête de Babylone, va « saisir les mains » du dieu Mardouk dans son temple et se faire investir rituellement par lui, dieu principal de la contrée, de la filiation symbolique

qui légitime la royauté, les Romains installent leurs temples dans les cités conquises et assimilent les dieux locaux en les renommant à leur façon. Seuls les dieux étrangers auxquels le Sénat accorde le droit de cité peuvent avoir un temple ou un autel à Rome et dans ses colonies de droit romain. Les seuls autres cultes autorisés sont les rites funéraires à condition qu'ils aient lieu hors les murs de la Ville. Tant que les conquêtes se bornaient à l'Italie dont les dieux portaient peu ou prou les mêmes noms, le système a fonctionné. Mais quand les Romains se sont emparés du monde hellénistique avec son foisonnement de cultes et de mythes, les uns de tradition indo-européenne, les autres de racine sémitique ; du monde celtique dont tout suggère qu'il était aussi riche ; de l'Espagne des Ibères ; de l'Afrique berbère dont la culture remontait au moins au néolithique, le choc culturel fut intense. En - 240, au plus fort de la deuxième guerre contre Carthage, les Romains s'étaient fait donner la pierre sacrée de Pessinonte, le cœur du culte de la déesse phrygienne Cybèle. Ils lui avaient donné le droit de cité et installé un temple à Rome. Pourtant, les citoyens romains n'avaient pas le droit de participer à son culte ni d'entrer dans le clergé qui desservait son temple. C'est encore Claude qui lèvera cet interdit. César décrit les cultes gaulois dans ses *Commentaires de la guerre des Gaules*, dont il ne faut jamais oublier qu'il s'agit d'un texte de propagande pour justifier devant le Sénat ses conquêtes une fois achevées ; mais il donne presque systématiquement des noms romains aux dieux qu'il décrit. Au livre VI, XVII, par exemple : « Le dieu qu'ils honorent le plus souvent est Mercure : ses statues sont les plus nombreuses, ils le considèrent comme l'inventeur de tous les arts, il est pour eux le dieu qui indique la route à suivre, qui guide le voyageur, il est celui qui est le plus capable de faire gagner de l'argent et de protéger le commerce. Après lui, ils adorent Apollon, Mars, Jupiter et Minerve. Ils se font de ces dieux à peu près la même idée que les autres peuples : Apollon guérit les malades, Minerve enseigne les principes des travaux manuels, Jupiter est le maître des dieux, Mars gouverne

les guerres. » En VI, XVIII, il généralise : « Tous les Gaulois se prétendent issus de Dis Pater : c'est une tradition qu'ils disent tenir des druides. » *Dis Pater* signifie en latin *Père des dieux*. C'est un attribut, pas un nom, et même l'un des attributs de Jupiter qui incarne dans la triade romaine le principe de souveraineté. Tout ce qu'on peut en conclure, c'est que les Celtes honoraient un dieu suprême, source et principe de tout, et plus encore des dieux spécialisés. Forts de cette assimilation, les Romains n'auront aucun scrupule à installer dans les villes qu'ils transforment en petites Rome les temples de leurs dieux, puisque les Gaulois, selon César, les adoraient déjà. Belle façon de nier la diversité et de tenir le choc culturel à distance !

Les Gaulois n'ont pas eu d'autre choix que de jouer le jeu et ils l'ont fait très finement. On voit apparaître des temples d'un nouveau genre dans les campagnes comme aux portes des villes, les *fana* – au singulier, *fanum*. Ils différencient des lieux de sacrifice celtes mais aussi des temples romains, tant par leur plan que par les dieux auxquels ils sont consacrés. Une pièce dédiée aux divinités, la *cella*, en général de plan carré, est entourée d'une galerie périphérique avec une entrée tournée vers l'est, vers le soleil levant. Les entités auxquelles ils sont consacrés portent le plus souvent un double nom, l'un romain, l'autre celtique. On trouve aussi, très souvent, un groupe de trois déesses portant des cornes d'abondance ou des paniers remplis de fleurs et de fruits, voire un ou deux nourrissons pendus à leurs mamelles et désignées simplement comme les Mères. La neutralité du vocable permet toutes les interprétations. Plus le temps passe et plus les noms celtes apparaissent seuls, sans justification romaine qui serait alors simplement sous-entendue. C'est ainsi que nous connaissons les noms de Taranis, Teutates, Cernunnos, Epona toujours associée à une jument, Smertios, Sucellos et son maillet...

Le pilier des nautes retrouvé en 1711 lors de travaux sous le chœur de Notre-Dame de Paris offre un bel exemple de ce culte double. Il s'agit de quatre autels superposés offerts à l'empereur Tibère par la confrérie des

mariniers de Lutèce. Il comporte sur deux des autels des figures du panthéon romain, Jupiter, Vulcain, Castor et Pollux, en qui nous pouvons reconnaître les figures des trois fonctions traditionnelles, la souveraineté pour Jupiter, la guerre pour Vulcain qui en forge les armes, la fécondité pour les Jumeaux ; sur les deux autres se voient des entités celtiques, sans que l'on puisse faire correspondre terme à terme les deux groupes. Parmi les divinités celtiques, notons l'énigmatique Tarvos Trigaranus, le taureau aux trois grues, Cernunnos aux cornes de bélier, un bûcheron abattant un arbre et désigné comme Ésus, enfin un homme barbu nommé Smertullos, armé d'une massue dont il menace un serpent. De tels piliers votifs semblent avoir été fréquents. Lors de la démolition de l'église Saint-Landry, toujours à Paris, en 1829, on a retrouvé des morceaux remployés d'un ou deux de ces autels superposés, on y voit encore Vulcain, accompagné cette fois de Mars et d'une déesse inconnue.

La plupart du temps, on représente le Taureau avec trois cornes. On trouve un peu partout des colonnes offertes à Jupiter, avec les attributs de Taranis, en particulier la roue, vainqueur d'un géant anguipède¹. De nombreuses statuettes en bronze représentent un sanglier qui ne porte pas de nom. Citons aussi parmi les figures énigmatiques du culte gallo-romain le serpent à tête de bélier. Si l'essentiel de ces cultes nous échappe encore, il en est un qui a perduré jusqu'à nos jours au travers de multiples transformations, celui des sources guérisseuses ou donatrices d'abondance, particulièrement des sources chaudes. À Bourbonne-les-Bains, on invoque Borvo comme dans presque toutes les stations thermales, accompagné d'une parèdre plus énigmatique, Damona, sans doute la nymphe de la source. Les divinités gallo-romaines sont très souvent représentées par couples, ce qui correspond à ce que nous savons de la structure familiale celtique dans

1. Anguipède : à pied de serpent. Donc, comme une sirène voit ses jambes remplacées par une queue de poisson, le géant devient serpent sous la ceinture.

laquelle la femme joue un grand rôle. Il faudrait ajouter quantité de statuettes, de bas-reliefs, d'autels uniques ou purement régionaux comme le groupe découvert aux Bolards près de Nuits-Saint-Georges qui se compose d'un dieu masculin à trois visages couronné de bois de cerf, d'une déesse Abondance avec ses attributs et d'une figure doublement sexuée coiffée d'une tour, accompagnés de quadrupèdes et d'un arbre. Citons encore, de découverte plus récente à Wingen dans le Bas-Rhin, la stèle d'un dieu vêtu et armé qui porte dans son ventre une figure féminine tenant une couronne : façon d'apprendre aux jeunes gens que la victoire mûrit dans les entrailles du guerrier ? Sur les 500 divinités (environ) dont nous avons retrouvé une représentation, les trois quarts n'apparaissent qu'une seule fois. Certains historiens ont même parlé de 4 000 personnages différents. Cela suggère que, en dehors de quelques divinités panceltiques, les cultes étaient d'abord locaux. L'assimilation aux dieux romains perd ainsi beaucoup de son sens. Ainsi, en nous bornant aux inscriptions et aux divinités citées par César, Mercure a 16 surnoms gaulois, Apollon 11, Mars 38, Jupiter et Minerve 4 ; encore certains comme Arvernorix (roi des Arvernes) pour Mercure ou Condates (du confluent) pour Mars sont-ils seulement des indications de lieu.

Georges Dottin souligne la précarité de ces interprétations réciproques entre religion romaine et religion gauloise (terme qu'il faudrait plutôt écrire au pluriel) : « Un dieu grec s'appelle Héraclès ; c'est le dieu de la force virile ; on le représente d'ordinaire sous la forme d'un homme fort, barbu ou imberbe, tantôt assis avec une expression de lassitude ou de courage satisfait, tantôt debout, animé d'un mouvement impétueux, appuyé sur la massue, la peau de lion drapée sur le bras gauche. Un dieu des Celtes s'appelle Ogmios ; c'est le dieu de l'éloquence ; on le représente sous la forme d'un vieillard armé d'un arc, conduisant avec sa langue les hommes enchaînés par les oreilles. Il a suffi qu'un peintre, voulant manifester aux yeux la force de l'éloquence, eût ajouté à Ogmios la massue et la peau de lion d'Héraclès, pour qu'on regardât

Ogmios comme l'Héraclès gaulois et qu'on établit entre les deux divinités un rapport fondé uniquement sur un attribut symbolique¹. »

De nombreux auteurs latins soulignent la ferveur religieuse de nos contrées, citons César qui écrit : « La nation tout entière des Gaulois s'adonne de façon immodérée aux choses de la religion », Tite Live, Denys d'Halicarnasse ou même Cicéron. En particulier, les Celtes sont réputés cultiver les arts divinatoires. Tout fait signe : le vol des oiseaux, les poules qui picorent, les entrailles des victimes lors d'un sacrifice, les rêves nocturnes et mille autres rencontres sur le chemin de l'existence. Les mêmes auteurs soulignent l'importance de la magie, encore qu'il s'agisse souvent de pratiques médicales mais on signale aussi des rites d'exécration des ennemis, des danses, des appels chantés. Outre le culte officiel avec ses grands sacrifices animaux, on fait des libations de vin, de lait ou d'huile et, dans les sanctuaires de guérison, on offre des ex-voto, représentations du membre guéri, statuettes, récipients, bijoux, monnaie, clochettes.

L'arrivée des cultes orientaux : Mithra, Isis et Cybèle

Au II^e siècle, les cultes orientaux ou cultes à mystères qui comportaient une initiation du fidèle se déploient en Gaule. L'empire atteint son apogée et, de l'est à l'ouest, tout circule, les hommes, les objets, les idées et les dieux. Dès que l'empereur Claude a levé les restrictions qui interdisaient aux citoyens romains de participer au culte de Cybèle, il s'est répandu de manière officielle et, dans les Gaules, s'est principalement installé à Lyon où un autel lui est consacré le 9 décembre 160, en commémoration d'un grand sacrifice dit taurobole effectué à Rome sur la colline du Vatican, sur l'ordre de l'empereur Antonin. Elle est la Mère des dieux, mais en plus de ce rôle de garante de

1. Georges Dottin, *La religion gauloise*, Paris, 1904.

toute fécondité, on lui attribue comme à beaucoup d'autres déesses un mythe saisonnier. Elle s'éprend d'un jeune berger nommé Attis dont elle fait son amant. Lorsqu'il tombe amoureux d'une nymphe, elle ne peut le supporter et le frappe de folie. Alors, incapable de se soustraire à l'amour possessif de la Mère universelle, il se châtre près d'un pin avec sa faucille à élaguer et meurt de sa blessure. Ce mythe dont on retrouve de nombreuses variantes tout autour de la Méditerranée possède un sens astronomique et correspond au retour de Sirius et de la constellation d'Orion dans le ciel visible après plusieurs siècles où la Belle Étoile qui permettait de repérer l'année par le jour où elle se levait en même temps que le soleil avait disparu à cause de la précession¹. À Rome, l'empereur Claude a ravivé le mythe d'Attis et introduit la cérémonie complexe couronnée par l'entrée du pin. Dès le 15 mars a lieu *Canna Intrat*, l'entrée du roseau, fête de confrérie lors de laquelle on sacrifie un taureau. C'est l'origine du culte de Mithra, la confrérie purement masculine devenant initiatique. N'oublions pas que la canne, une sorte de roseau souvent plus haut qu'un homme, servait d'étalon de mesure des bâtisseurs depuis Sumer. À partir du 16 mars commence une neuvaine de jeûne durant laquelle on doit s'abstenir des aliments contenant des céréales. Le 22 a lieu l'*Arbor Intrat*, l'entrée de l'arbre. Le pin doit avoir été coupé par la confrérie des bûcherons, non arraché, et un bélier sacrifié à son pied avant le lever du soleil. Son tronc est alors entouré de bandelettes et de violettes. On le porte en procession jusqu'au temple de Cybèle sur le mont Palatin où il reste exposé. Le 23 est un jour de deuil officiel auquel participent les Saliens, c'est-à-dire les prêtres de Mars, ici plutôt comme puissance de virilité que comme dieu de la guerre. Le 24, on célèbre la fête du Sang, les funérailles d'Attis. Chaque fidèle doit verser un peu du sien en recevant des coups de fouet sur son dos, en se tailladant au couteau les bras

1. Geneviève Béduneau et Pascal Pastor, « Pourquoi la Grande Mère est-elle devenue veuve ? », *Liber Mirabilis*, Carcassonne, 1998.

et les épaules. Le pin est ensuite enseveli dans la crypte du temple. Au cours de la nuit, Attis est censé ressusciter. Le chef des prêtres annonce sa résurrection à l'aurore et commence alors, le 25 mars, jour de l'équinoxe de printemps, la fête des *Hilaria*, c'est-à-dire des rires. On porte en procession les portraits d'Attis et de Cybèle en criant : « Attis est ressuscité ! » Beaucoup d'assistants se costument et se masquent. Après une journée de repos, le 27 mars a lieu le Bain de la déesse, purification de la statue du temple – à Rome dans l'Almo. Une semaine plus tard, on célèbre par les jeux Mégalésiens le transfert de la déesse à Rome¹. Notons qu'il ne peut pas s'agir d'un mythe saisonnier de la végétation : le pin reste toujours vert et ne perd pas ses feuilles en hiver pour les retrouver au printemps. Il faut le couper pour que ses aiguilles se dessèchent toutes en même temps. Il faut plutôt lire le cycle dans le ciel, dans la relation du soleil et des étoiles, ce que suggère fortement le jour de la résurrection d'Attis, l'équinoxe de printemps à partir duquel le jour l'emporte sur la nuit jusqu'à l'équinoxe d'automne. Quant au taurobole, le sacrifice du taureau avec aspersion de son sang sur les futurs prêtres, plus tardivement sur tous les fidèles, il s'agit d'un rite de substitution. En Phrygie, les prêtres de Cybèle qu'on nommait les *galles* devaient se castrer lors de leur entrée en fonction, à l'imitation d'Attis. Comme la castration était interdite aux citoyens romains ainsi qu'à leurs esclaves, familiers ou affranchis, l'empereur Claude a inventé ce nouveau rite qui permettait d'investir une nouvelle prêtrise, celle des *archigalles*, reconnus par la loi romaine. Puis, vers 160, Antonin le Pieux fait construire un nouveau sanctuaire sur la colline du Vatican, spécialement dédié au sacrifice taurobolique. On y sacrifie aussi des béliers auxquels on arrache les testicules. Le culte de Cybèle sera dans tout l'empire étroitement associé au culte impérial, on effectue

1. Pierre Lavedan, *Dictionnaire illustré de la mythologie et des antiquités grecques et romaines*, Hachette, Paris, 1931, article « Mère des dieux ».

le taurobole pour le salut de l'empereur et de sa famille, il sera donc encouragé dans les Gaules.

Si le culte de Cybèle est officiel, civique même et public, il n'en va pas de même de celui de Mithra où l'on pratique aussi le taurobole, culte initiatique comportant sept degrés, culte de confrérie où l'on n'entre que parrainé et à condition d'en taire les secrets, culte viril aussi auquel les femmes n'ont pas accès et particulièrement répandu au sein des légions. L'initiation exige un temple spécialement aménagé dans lequel peuvent prendre place une vingtaine d'hommes. Il est souvent orné d'un bas-relief représentant Mithra, coiffé du bonnet phrygien, égorgeant le taureau dont un chien vient boire le sang, tandis que le Soleil et la Lune veillent sur la cérémonie. Sur le bas-relief conservé au musée du Louvre, la queue du taureau évoque un épi de blé. Ajoutons qu'un scorpion mord les testicules de la bête tandis qu'un serpent joint ensemble les sabots de la patte avant repliée et de la patte arrière tendue. Juste sous le Soleil, un oiseau semble déployer ses ailes, généralement interprété comme un Corbeau. L'ensemble évoque les constellations de printemps (Taureau, Grand Chien avec Sirius) et d'automne (Épi de la Vierge, Corbeau, Scorpion), le Serpent qui les unit peut représenter l'Hydre, serpent des eaux qui irrigue l'été entre Petit Chien (Procyon) et Scorpion. De part et d'autre, il faut ajouter les porteurs de torche que l'un brandit vers le haut et que l'autre laisse pendre vers le bas, symboles des deux équinoxes¹. Le temple ou *mithraeum* se présente toujours de manière identique : deux banquettes longues et larges se font face, sur lesquelles les initiés peuvent s'allonger à demi pour manger, à la mode romaine, la tête tournée vers la figuration du dieu. C'est donc le lieu d'un repas rituel. Il s'agit d'une grotte aménagée ou de ses équivalents, une salle adossée à un rocher naturel ou creusée

1. Chose étrange, cette interprétation astronomique évidente pour qui connaît un peu le ciel n'a pas sauté aux yeux des historiens des religions, alors que le culte de Mithra est né entre Perse et Mésopotamie, berceau de l'astrologie.

dans le sol et donc plus basse que l'entrée, avec un plafond voûté.

Les trois grades primitifs (Corbeau, Lion, Père) sont rapidement devenus sept : Corbeau (*Corax*) sous la protection de Mercure, il porte une tête de corvidé ; puis Fiancé ou jeune époux (*Nymphus*), associé à Vénus, qui revêt un voile jaune de marié, le *flammeum* ; Soldat (*Miles*) consacré à Mars, Lion (*Leo*) corrélié à Jupiter, représenté par la tête et la crinière de l'animal ; Perse (*Perses*) dont le nom rappelle l'origine du culte, identifié à la Lune, vêtu d'une tunique blanchâtre bordée de bandes jaunes ; Courrier du Soleil (*Heliodromus*) évidemment lié au Soleil, vêtu d'une tunique rouge ceinturée de jaune ; enfin Père (*Pater*) sous l'égide de Saturne, vêtu d'une tunique rouge à longues manches et d'un manteau pourpre. La première cérémonie d'initiation semble destinée à impressionner le candidat et à tester son courage et son désintéressement.

L'origine du culte de Mithra n'est pas facile à retrouver. Dans le panthéon indo-iranien primitif, il semble avoir été un dieu mineur, garant de l'ordre social fondé sur l'amitié, les échanges et les contrats, sans grand développement du mythe. En Perse, lors de la réforme de Zoroastre, il reste un ange secondaire et ce n'est que dans les textes tardifs d'époque achéménide qu'il commence à prendre une certaine importance. Il va progressivement s'imposer après les conquêtes d'Alexandre dans les royaumes dont les souverains descendent des rois achéménides, comme l'Arménie, la Cappadoce, les royaumes du Pont ou de Commagène. Son culte, officiel dans les royaumes hellénistiques, est introduit à Rome puis en Gaule dès la fin du 1^{er} siècle de notre ère par les légionnaires après la conquête de ces royaumes par Tibère et Vespasien, sans qu'on s'explique très bien sa transformation en mystère initiatique. Mithra est alors décrit comme le fils de la déesse « Anahita, Vierge Immaculée, Mère du seigneur Mythras » selon une inscription de - 200, dédicace d'un temple séleucide d'Iran, né dans une grotte au solstice d'hiver, le 25 décembre. Selon une autre version, il serait issu d'un rocher, le bonnet phrygien sur la tête et un couteau dans la

main, sous le regard des bergers. Premier des anges ou émanation d'Ahura Mazda lui-même, le grand dieu de lumière assimilé au Soleil, considéré comme le principe générateur qui perpétue et rajeunit le monde, il est l'ennemi d'Ahriman, dieu des ténèbres et de ses démons. Ahura Mazda avait créé un taureau sauvage que Mithra a dû pourchasser, dompter et enfermer dans une grotte mais, lorsque l'animal s'est échappé, un corbeau lui a transmis l'ordre divin de le retrouver et de le sacrifier. En mourant, le corps du taureau se transforme en une multitude de plantes utiles et d'herbes, dont le blé et la vigne, ainsi que des animaux et des hommes dont Mithra sera le sauveur face aux cataclysmes déclenchés par Ahriman, sécheresses, déluges ou incendies. Une fois l'homme bien établi sur la terre, Mithra partage un dernier repas avec le Soleil et ses compagnons. Il a porté les surnoms de bon berger, de voie, vérité et lumière, de sauveur ou de rédempteur. On lui attribue 12 compagnons ou disciples, il accomplit des miracles et, après son repas d'adieu, est enterré dans un tombeau. Après trois jours, il se lève puis monte au ciel dans le char de feu de l'astre ; on célèbre chaque année sa résurrection. Associé au Soleil, le jour qui lui était consacré était donc le dimanche.

Malgré l'obligation de secret, plusieurs auteurs ont décrit des éléments du rite que l'on peut ainsi reconstituer. Outre les initiations aux divers grades, les convives partagent le pain et l'eau consacrés, sans doute aussi le vin si l'on en croit les comptes du *mithraeum* du Doura et les bas-reliefs d'Heddernheim sur lesquels on voit le Soleil donner une grappe de raisin à Mithra, ainsi que des brochettes de viande (taureau, mouton ou volailles sacrifiés). Ce repas cérémoniel réactualise celui qu'aurait pris Mithra avec le Soleil après avoir sacrifié le taureau. Une légende arménienne en parle comme d'un dieu cavalier emprisonné dans une caverne avec un corbeau, de laquelle il doit sortir à la fin des temps. Les ressemblances avec le christianisme sont frappantes, mais sous cette forme aboutie aucun des deux ne précède l'autre. Ils croissent ensemble, se répandent tous deux dans l'empire romain

entre le premier et le troisième siècle de notre ère, touchent ensemble toutes les classes sociales sans qu'on puisse démêler dans quel sens ont lieu les emprunts, peut-être parce que chacun de ces cultes a insensiblement nourri l'autre.

Le troisième culte à mystères qui se développe durant ces trois siècles est celui d'Isis. On connaît sa légende par un texte de Plutarque et son culte par *L'âne d'or* d'Apulée, roman initiatique s'il en est. Nous connaissons aussi fort bien son origine qui fut d'abord un conte du delta du Nil auquel le roi hellénistique Ptolémée Soter désira donner une forme analogue aux mystères d'Éleusis. À l'époque qui nous intéresse, il se développe surtout en Gaule narbonnaise, dans la vallée du Rhône par laquelle passent tous les échanges et chez les *Parisii*, au prix d'un jeu de mots mi-sérieux mi-goguenard. Selon la version popularisée par Plutarque, Isis est l'épouse d'Osiris que va tuer son frère Seth ; inconsolable, elle enclôt le corps de son époux dans un coffre qu'elle cache dans la bruyère. Cette dernière devient un arbre qui sera coupé et emporté au loin. Voyageant sous forme d'hirondelle, elle retrouvera ce coffre devenu pilier dans le palais de la reine de Byblos. Mais Seth dérobe le coffre funéraire et coupe le corps en 14 morceaux qu'il disperse dans le delta. Isis se lance en quête sur une barque de roseaux et les retrouve presque tous, sauf le sexe dévoré par des poissons. Elle va donc lui en recréer un artificiel. Selon le conte égyptien, c'est alors qu'elle conçoit son fils Horus dans une étreinte posthume. Selon Plutarque, Horus serait né auparavant, de manière plus naturelle. Osiris devient le roi des morts, Horus le jeune soleil et Isis la protectrice des artisans et des navigateurs. Mais dans le culte à mystères tel que le décrit Apulée, elle acquiert une dimension universelle : « Moi, mère de ce qui est, maîtresse de tous les éléments, origine et souche des générations, divinité suprême, reine des Mânes, moi la première parmi ceux d'en haut, visage unique des dieux et des déesses ; les plages lumineuses du ciel, les souffles salutaires de la mer, les silences pleins de larmes des Enfers, tout est gouverné au gré de ma volonté ;

mon être divin est unique et nombreuses sont les formes, divers les rites, infinis les noms par lesquels me vénère l'univers entier¹. »

Tous ces cultes orientaux, auxquels il faudrait ajouter le christianisme naissant et les fraternités gnostiques ainsi que les temples d'Esculape ou de Sérapis voués à la guérison, ont pour point commun d'être des religions sotériologiques, c'est-à-dire assurant le salut de leurs fidèles au travers d'une initiation, et non des cultes civiques liés à une cité particulière. Tous, sous cette forme, se sont développés entre le premier et le troisième siècle. Tous ont pénétré plus ou moins largement en Gaule dans la foulée des armées romaines et des marchands venus du reste de l'empire. Et tous ont laissé des traces dans la mémoire profonde de cette terre.

Le réveil de la fierté gauloise

Avant César, il n'y avait que des royaumes rivaux, à peine une langue commune. Durant les deux premiers siècles de l'empire, ceux que l'on nommait désormais les Gaulois ont assimilé tout ce qui leur parvenait à travers le commerce d'empire, jusqu'aux dieux et aux philosophies. En 212, l'unité semble assez réelle pour que l'empereur Caracalla accorde la citoyenneté romaine à tous les hommes libres de l'empire. Pourtant, au III^e siècle, quelques années plus tard, le vent tourne ; on trouve de plus en plus de dédicaces aux dieux celtiques sans mention de leurs homologues romains. Des temples de Mithra sont abandonnés et l'on connaît même un cas où le *mithraeum*, démoli, laisse place à l'aménagement d'une source sacrée dans le plus pur style celtique d'avant la conquête romaine. Dans le même temps, la pression des peuples extérieurs à l'empire s'accroît aux frontières. Des bandes de Francs et d'Alamans traversent le Rhin ou

1. Apulée, *L'âne d'or ou les métamorphoses*, XI, 5. Traduction Pierre Grimal, Gallimard, 1958, rééd. Folio, 1975, p. 262.

s'infiltrèrent par la Rhétie – la Suisse actuelle – et se répandent dans toutes les provinces ; ils viennent piller et ne s'en privent pas, tandis qu'à Rome l'assassinat devient le mode ordinaire de succession impériale et que, surtout, la guerre avec l'empire perse draine la plupart des forces. En 260, l'empereur Valérien est fait prisonnier par son homologue sassanide Shâhpuhr I^{er} avec 70 000 légionnaires et exécuté. Choc dans tout l'empire. Son fils Gallien prend le pouvoir. Bientôt, il doit combattre contre les Alamans infiltrés en Italie du Nord et confie la garde de la frontière des Gaules sur le Rhin à son fils Salonin, encore enfant, et au tribun Sylvanus. Postumus, qui avait été l'un de ses deux lieutenants, se voit écarté au profit de gens sans réelle expérience militaire. Il en conçoit une certaine rancœur mais surtout voit arriver le désastre. Il a lieu lorsqu'il intercepte une bande d'Alamans ralentie et alourdie par le butin. Selon la coutume, Postumus distribue les biens récupérés à ses légionnaires – mais reçoit immédiatement de Sylvanus l'ordre de les remettre au trésor impérial. Les troupes se révoltent devant cette spoliation et marchent sur Cologne où Sylvanus et le jeune Salonin sont assassinés, après quoi elles proclament Postumus empereur.

Il ne cherchera pas à régner au-delà de l'occident : Gaules, Espagne et Grande-Bretagne. L'empire à ce moment se disloque en entités régionales qui gardent la forme impériale et se réclament toujours de Rome mais possèdent une indépendance de fait. Gallien tentera de le renverser, en vain. Postumus se donnera les titres de Restaurateur des Gaules et même de Restaurateur de l'Univers. Il semble avoir favorisé le retour aux coutumes celtiques, sauf en matière de gouvernement. Durant dix ans environ, il tient à distance les Francs et les Alamans quitte à les combattre non sur le Rhin mais en Arles, bat monnaie, maintient une civilisation. Il finit assassiné à son tour dans une rivalité de généraux, pour s'être associé son neveu Victorien, déclenchant la jalousie de son lieutenant Lélien qui se révolte. Il va le vaincre mais refuse

à ses troupes le pillage de Mayence, ce qui entraîne sa propre mort. L'histoire se répète.

L'empire des Gaules sombre alors dans la même confusion que Rome où Gallien sera tué en 268, quelques mois après son rival. En trois ans vont se succéder sur le trône gaulois Lélien, Marius, Victorien et Victorin, peut-être même d'autres, tous finalement massacrés par leurs propres soldats. Le dernier, Tetricus, d'abord gouverneur de l'Aquitaine, se rendra lors de la reconquête des Gaules par l'empereur romain Aurélien. Toutefois, les révoltes paysannes se succèdent en Gaules tandis que la valse des empereurs au gré des légions continue à Rome même jusqu'à ce que Dioclétien sépare l'empire en deux et chacune des moitiés encore en deux, selon les points cardinaux. Ainsi Dioclétien, qui prend le titre d'auguste, se garde l'orient et confie l'occident à un autre auguste, Maximien, en 287. Chacun d'eux s'adjoint un César. Celui qui nous intéresse, Constance-Chlore, règne sur les Gaules et la Grande-Bretagne. Tout comme Aurélien, Dioclétien rêve d'une religion solaire, syncrétisme qui fusionnerait tous les dieux associés au Soleil afin de régénérer l'homme, voire de le recréer à neuf au moins dans les limites de l'empire. Pour y parvenir, il lui faut briser les vieux sentiments d'appartenance, ce pourquoi il utilisera le stratagème classique de la recomposition administrative. Au lieu des trois Gaules classiques, Aquitaine, Lyonnaise et Belgique auxquelles s'ajoute la Narbonnaise, il y aura désormais deux diocèses, un au nord, l'autre au sud, chacun divisé en provinces qui dédoublent voire détriplettent les anciennes subdivisions. La limite entre les diocèses se situe... sur la Loire. Au nord, celui des Gaules avec Trèves pour capitale regroupe huit provinces : les deux Germanies, les deux Belges, quatre Lyonnaises ; au sud celui de Viennoise avec Vienne pour capitale comprend cinq provinces : deux Narbonnaises, deux Aquitaines et la Novempopulanie. Pour établir sa religion solaire, Dioclétien persécute avec violence tout ce qui lui ferait de l'ombre : le christianisme certes mais aussi d'autres cultes, des écoles philosophiques et tous ses opposants

politiques. Enfin, dans l'espoir d'enrayer les successions anarchiques, il décide qu'à une date précise, celle du 1^{er} mai 305, les deux augustes devront abdiquer pour laisser la place à leurs césars. Évidemment, cette mécanique ne fonctionne pas et jusqu'à six empereurs vont se combattre pendant huit ans, jusqu'à ce que Constantin remporte la mise en 313. En tant que César de son père Constance-Chlore, il avait régné sur les Gaules et la Grande-Bretagne et même s'il déplace sa capitale sur les rives du Bosphore, il gardera toujours une tendresse pour les contrées de son enfance.

Constantin partage le rêve de Dioclétien mais, plus réaliste, décide de s'appuyer sur une religion existante pour créer son syncrétisme solaire, celle qui, avant les persécutions sanglantes de son prédécesseur, commençait de s'implanter partout, à la fois chez les élites et dans le menu peuple, dans les territoires de langue grecque et dans ceux où l'on parle latin et dialectes celtiques ou berbères, quitte à introduire dans sa liturgie nombre d'éléments repris des autres cultes à mystère : le christianisme.

Le christianisme s'implante en Gaules

Les premières traces de communautés chrétiennes en Gaules sont précoces mais ne dépassent pas les ports, Narbonne, Marseille et l'axe Rhône-Saône par lequel passent tous les échanges. En fait, au I^{er} siècle, le christianisme fait figure de culte à mystères ni plus ni moins exotique qu'un autre et connaît le même succès qu'Isis ou Mithra dans un empire culturellement très ouvert. Contrairement aux autres cultes orientaux, il va connaître plusieurs vagues de persécutions officielles. Les premières n'atteignent pas les Gaules car il s'agit de répercussions des révoltes juives contre la conquête romaine et, aux yeux des autorités, le christianisme apparaît comme une simple variante du judaïsme. Les premiers martyrs attestés en Gaule le sont en 177 sous Marc-Aurèle, à Lyon, à Vienne et sans doute à Autun. Vingt ans plus tard, vers 197, se

tient un premier concile local à Lyon sous la présidence de l'évêque Irénée ; la place qu'occupe ce dernier dans les débats théologiques de son temps montre que, si les communautés implantées en Gaule sont peu nombreuses, elles n'ont rien à envier à celles de Grèce ou d'Asie Mineure. Toutefois, la progression du christianisme comme celle de tous les cultes orientaux sera freinée au III^e siècle par le réveil de l'identité religieuse gauloise. La Narbonnaise romanisée un siècle avant Jules César continue de leur faire bon accueil tout comme l'Italie mais, en dehors de la côte méditerranéenne, rares sont les villes où l'on trouve un *mithraeum*, un temple d'Isis ou une église. Peut-être du fait de ce caractère minoritaire, peut-être aussi parce que Constance-Chlore ne partage pas avec autant de rigidité totalitaire l'idéologie de Dioclétien, les Gaules seront largement épargnées par la grande persécution qui frappe les chrétiens par centaines en Égypte, en Grèce, en Afrique et en Italie.

Tout va changer avec Constantin. Puisqu'il mise sur le christianisme pour faire l'unité spirituelle de l'empire, il va favoriser partout son implantation et particulièrement dans les Gaules qui sont avec la Grande-Bretagne son pays de prédilection. La toute première fois qu'il réunit un concile impérial pour régler une querelle interne au christianisme, c'est presque au lendemain de sa victoire sur ses derniers concurrents, en 314, et il choisit la ville d'Arles. Il convoque les évêques de l'empire d'occident – s'il est seul empereur, il garde la division administrative établie par Dioclétien – pour examiner les questions dogmatiques et disciplinaires soulevées par le schisme des donatistes d'Afrique. Parmi les signatures des évêques présents, on remarque ceux d'Arles, de Lyon, de Vienne, de Marseille, d'Autun, de Narbonne, de Vaison, d'Orange, d'Apt, de Nice, mais aussi de Bordeaux, de Reims, de Trèves, de Cologne, de Rouen, de Toulouse. Seize en tout. Un évêque trop âgé pour se déplacer comme celui de Gévaudan envoie un diacre pour le représenter. En 325, Constantin réunit le second concile impérial de son règne où, cette fois, il convoque les évêques de l'empire d'orient pour régler la

querelle de l'arianisme, explicitement pour « définir la foi de l'empire ». Qu'il y ait des communautés chrétiennes en dehors de cet empire ne lui importe pas. Les Gaules auront le privilège douteux d'accueillir les évêques orientaux légalement exilés pendant deux ans comme Eusèbe de Nicomédie et Théognis de Nicée.

La foi de l'empire... Constantin aurait pu la définir par simple édit, ses successeurs ne s'en priveront pas. Pourtant, il généralise la coutume chrétienne des assemblées locales d'évêques qui permettaient de régler les problèmes qui se posaient aux communautés. Ceux qui suggèrent qu'il a dicté la solution et créé de toutes pièces le dogme chrétien en décalquant des mythes païens n'ont probablement jamais vu de près une réunion, ne serait-ce que celle d'un conseil municipal. Il n'empêche qu'à partir du IV^e siècle, beaucoup d'éléments des cultes solaires passent dans la liturgie chrétienne. Avec Mithra, les correspondances sont impressionnantes. Tous deux nés d'une vierge le 25 décembre dans une grotte, tous deux accompagnés de 12 disciples, avec pour jour saint le dimanche consacré au Soleil, célébrés au travers d'un repas communiel avec consécration du pain – mais du vin pour le Christ et de l'eau pour Mithra. Tous deux meurent, sont ensevelis et ressuscitent. Ajoutons qu'une forme de baptême est requise pour entrer dans le groupe des fidèles, baptême d'eau par immersion chez les chrétiens, baptême par aspersion de sang dans le *mithraeum*. On pourrait établir d'autres correspondances avec le mythe d'Attis. Aujourd'hui encore, à Pâques, les chrétiens de rite byzantin se saluent en proclamant : « Christ est ressuscité ! » comme les anciens participants aux *Hilaria*. Mais au vu des textes, aucun de ces points n'est débattu lors des conciles d'Arles et de Nicée, sauf le sens exact du baptême en 314 et de l'expression « Fils de Dieu » en 325. La résurrection du Christ est annoncée dès le premier siècle par l'apôtre Paul et les fresques des catacombes romaines, antérieures à Constantin, le montrent sous les traits du Bon Berger, une brebis sur les épaules, également attribués à d'autres figures comme Apollon, Attis ou Mithra. Toutefois, les

ressemblances n'effacent pas les divergences. Le récit des Évangiles se place dans l'histoire et non à l'origine du monde ; le Christ est crucifié par un préfet de Judée dont on a par ailleurs des traces historiques et que certains, dans les débuts de la nouvelle religion, ont pu connaître, Ponce Pilate. Beaucoup de structures de l'Église primitive sont en fait décalquées des usages juifs de la synagogue. De plus, le christianisme des origines est trop pluriel, chaque Église locale trop autonome autour de son évêque pour que le complot qu'imaginent certains ait eu la moindre chance d'exister. D'autre part, en entrant dans l'empire, les cultes orientaux ont tous subi de profondes transformations dans leurs rites sinon dans leur mythe. On peut penser à des influences réciproques durant les premiers siècles de notre ère. Sous Constantin, si soucieux de définir la foi de l'empire, la liturgie s'est étoffée, les dates des fêtes se sont fixées et c'est là que des emprunts conscients et suggérés par l'empereur aux cultes initiatiques sont très concevables, dont la date du 25 décembre qui n'est attestée qu'à partir du IV^e siècle.

Les Gaules apparaissent comme le territoire familial de la dynastie constantinienne et leur sort fluctue au gré des choix religieux des empereurs. Tous, à la manière de Dioclétien, ont persécuté les autres cultes ou écoles théologiques, de façon moins sanglante, en utilisant plutôt l'exil que la mise à mort. Tandis que le débat théologique se poursuit dans le monde chrétien jusqu'au IX^e siècle, les empereurs convoquent des conciles généraux, toujours pour définir la foi de l'empire, conciles qui ne font le plus souvent qu'exacerber les querelles surtout lorsque des dépositions d'évêques et des sentences d'exil s'ensuivent. La tentative de l'empereur Julien pour revenir au paganisme en tant que religion civile solaire ne sera pas plus débonnaire. À la fin du siècle, Théodose le Grand, né en Espagne le 11 janvier 347 près de Ségovie, succède en 379 à Valens, tué à la bataille d'Andrinople contre les Goths, comme coempereur de Gratien. Un an plus tard, il prend un édit qui rend obligatoire le christianisme sous la forme définie à Nicée et interdit à la fois le paganisme sous

toutes ses formes, les diverses écoles gnostiques et l'arianisme. En 382, il accepte d'intégrer les Goths en tant que peuple fédéré sur le territoire impérial, en leur laissant une autonomie interne. Il en a besoin comme soldats et comme paysans, mais sait qu'il ne peut leur imposer sa conception religieuse. En 390, il publie un nouvel édit qui punit de mort les homosexuels, pour la première fois dans l'histoire. En 394, il interdit les Jeux olympiques. Lorsqu'il meurt le 17 janvier 395, laissant l'empire d'orient à son fils aîné Arcadius et l'empire d'occident au cadet, Honorius, la déchirure politique deviendra définitive. Ajoutons que sa fille Galla Placidia épousera Athaulf, roi des Wisigoths.

Entre-temps, un dernier empereur gaulois avait régné pendant quelques années sur les Gaules et l'Italie. Magnus Clemens Maximus ou Maxime avait pris le pouvoir en 383 et ne sera tué par Théodose à la bataille d'Aquilée qu'en 388. Sous son règne a lieu l'une des querelles théologiques lourdes de conséquences pour la suite de l'histoire d'occident. Sa manière très impériale de la régler par une condamnation à mort lui vaut le blâme du moine Martin qui deviendra le saint le plus vénéré de notre pays.

La querelle augustinienne

On pourrait appliquer à Augustin (354-430), évêque d'Hippone et écrivain prolixe, ce que Cocteau disait de Victor Hugo : « La vitesse d'un cheval emballé ne compte pas. » On trouve dans son œuvre tout et son contraire mais la question centrale qui se pose à son propos, c'est de savoir jusqu'à quel point un auteur est responsable de ses disciples. Son parcours ressemble à celui de beaucoup de ses contemporains : d'abord attiré par la philosophie, il fait des études d'avocat, puis se laisse séduire par l'une des écoles gnostiques initiatiques opposant radicalement le bien et le mal, celle de Mani. Elle le déçoit, mais il en garde un fort pessimisme quant à la nature humaine. Installé à Milan, il sera converti au christianisme par l'évêque

Ambroise et rejoint le petit groupe des disciples de ce dernier, un groupe très attiré par la vie ascétique qu'il tend à confondre avec la spiritualité parfaite. Il repart dans son Afrique natale un peu plus tard et accède alors à l'épiscopat. Il s'intéresse évidemment aux débats théologiques de son temps et tente de mettre son expérience philosophique au service de la foi. Cela va l'amener à bien des propositions hasardeuses mais que lui n'absolutise pas. Comme tous les grands intellectuels, il reconnaît qu'il peut se tromper et en appelle au jugement de ses pairs.

Parmi les propositions d'Augustin, il en est deux qui ont eu sur l'occident et donc sur la France, comme nous le verrons, des conséquences fort importantes tant en politique que dans le domaine de la pensée : la question de la nature et de la grâce et la théologie de l'Esprit-Saint. Commençons par la grâce. Augustin, comme tous les théologiens de son temps, relit les premiers chapitres de la Genèse, l'histoire d'Adam et Ève dont il voit bien le sens allégorique mais il en tire une conclusion différente de celles des pères grecs. Pour rappel, le mythe d'Adam et Ève qui forme les chapitres 2 et 3 de la Genèse est l'un des nombreux drames cosmiques de chute d'un état originel parfait, destinés le plus souvent à justifier l'existence de la mort et l'éloignement du divin. C'est aussi l'un des plus riches lorsqu'on le lit en VO, c'est-à-dire en hébreu. Sa traduction en grec puis en latin a fait perdre beaucoup de sens. Sans entrer dans une exégèse approfondie qui n'aurait pas sa place ici, disons simplement que les Grecs en ont conclu que, dans cette chute, la nature humaine avait été déformée, tordue comme une barre de fer sous un choc, mais sans rien perdre de ses potentialités même s'il est difficile de la redresser, presque impossible sans l'aide de Dieu. Augustin, beaucoup plus pessimiste, considère que la nature humaine est restée la même, toujours aussi impuissante, mais que l'homme dans l'aventure a perdu la *surnature* ou *grâce* dont Dieu le revêtait au paradis. Par lui-même, l'homme est incapable de vie spirituelle et ce péché originel qui prive de la surnature se transmet à l'enfant lors de sa conception, du fait du désir passionnel des parents. Le

péché serait donc une infection sexuellement transmissible... Sur ce point, il s'est opposé violemment au moine breton Pélage qui enseignait qu'un couple d'ascètes parvenus à se libérer des passions et à la parfaite égalité d'âme pourrait engendrer un enfant aussi parfait que le fut Adam avant la chute et qui donc n'aurait pas besoin du baptême pour être sauvé. Évidemment, c'était un pur cas d'école, une discussion dans l'abstrait qui avait peu de chances de se confronter à l'expérience concrète.

La querelle a peu intéressé en dehors des Gaules, de Rome et de Jérusalem. Mais dans les Gaules, elle a donné lieu à une longue et sourde lutte entre deux écoles, celle des disciples d'Augustin menés à l'origine par Prosper d'Aquitaine et celle des moines de Lérins qui reprenaient les idées des théologiens grecs. Selon le Pr Sauveur Taranto de l'université de Messine, le rôle de Prosper dans la cristallisation des écrits d'Augustin en doctrine est essentiel car, pour « Augustin, l'homme, même après le péché, a conservé une certaine potentialité au bien, en vertu de sa propre nature créée à l'image de Dieu. Quoique, pour le Bônois, la grâce précède tout mérite efficace, le libre arbitre continue à être affirmé jusqu'à la fin. [...] Au contraire, Prosper nie à l'homme, en substance, une telle potentialité positive. D'après lui, la grâce, en pratique, anéantit le rôle du libre arbitre. [...] Ceci doit être attribué, très probablement, à l'infériorité culturelle, doctrinale et spirituelle de l'Aquitain par rapport à l'évêque d'Hippone, infériorité qui n'a pas permis à Prosper de comprendre jusqu'au bout la pensée réelle de l'Africain, et a au contraire, à mon avis, facilité une assimilation erronée de certains éléments de la doctrine augustinienne. La même carence de finesse théorique, unie à la crainte de la grave erreur du pélagianisme, a aussi empêché Prosper de comprendre la pensée authentique de Jean Cassien¹. » Pour ce dernier et surtout pour son disciple Vincent de Lérins, la grâce est un processus dans lequel la volonté divine et celle de l'homme agissent en synergie, sans que l'une

1. Voir à ce propos Sauveur Taranto, *Jean Cassien entre l'Orient et l'Occident*, Beauchesne/Polirrom, Paris/Jassy, 2003, p. 65-132.

écrase l'autre comme chez Prosper ou que l'autre se passe de l'une comme chez Pélage.

La querelle sur la grâce a pris, semble-t-il, des proportions beaucoup plus grandes dans les Gaules qu'ailleurs. Dès 429, un concile « des Gaules » (ainsi nommé parce que le lieu de sa réunion n'est pas clair et que ses actes sont perdus, on ne le connaît que par des allusions dans la *Vita Germani*) a envoyé les évêques Germain d'Auxerre et Loup de Troyes en Grande-Bretagne contre Pélage. Après quoi, aucun concile du cru ne revient sur la question avant celui d'Arles de 475 qui oppose à un prêtre nommé Lucidus une trentaine d'évêques dont Euphrone d'Autun, Mamert de Vienne, Patient de Lyon, Eutrope d'Orange, Fauste de Riez, présidé par Léonce d'Arles ; à ce concile la doctrine de la prédestination est clairement condamnée et Lucidus amené à se rétracter. Il est suivi d'un concile à Lyon en 490 où l'on a lu et approuvé la rétractation de Lucidus. Nous les connaissons surtout par les lettres de Fauste de Riez. Mais le plus intéressant, c'est que les historiens du XVIII^e siècle y voient une preuve de l'existence d'« une secte de Prédestinatians ».

Et Prosper ? Il faut avouer qu'on ne sait pas grand-chose du bonhomme. On le suppose moine, mais sans plus de précisions. Il s'agite et écrit beaucoup contre Jean Cassien, à Marseille même, entre 428-429 et 434-435, se présentant comme un disciple d'Augustin – ce qui ne veut pas dire qu'Augustin lui-même le reconnaissait comme tel. En 431, il se précipite à Rome où le pape Célestin finit par lui remettre une *Lettre aux évêques gaulois* qui condamne « les novateurs qui mettent en cause la foi traditionnelle » ; Daniélou et Marrou voient dans ces novateurs... les augustiniens eux-mêmes. Prosper a sans doute fait monter la mayonnaise en durcissant les positions d'Augustin et réuni quelques partisans ; on voit le mouvement continuer avec le prêtre Lucidus condamné par Fauste de Riez. Mais le premier soutien épiscopal semble être celui de Césaire d'Arles un siècle plus tard. Il y a quand même un hic en ce qui concerne Prosper puisque il semble qu'il ait été secrétaire du pape saint Léon le

Grand, ce qui suggère que c'est à Rome même qu'un noyau augustinien s'est formé, en plus du petit groupe attesté dans le sud des Gaules.

Le basculement s'opère donc en 529, au second concile d'Orange présidé par Césaire d'Arles, dans les années où l'empire d'occident s'efface devant les royaumes francs, goths, burgondes et autres, lorsqu'on ne sait pas si le monde s'écroule ou se renouvelle. On lit dans le *Dictionnaire des Conciles* de 1764 le résumé de ce concile entièrement consacré à la question de la grâce et du libre arbitre, qu'on y rédigea 25 articles dont les 5 premiers « en forme de canons » et les autres « des sentences tirées de S. Augustin et de S. Prosper, tendant à prouver la nécessité de la grâce prévenante, & entr'autres, que l'homme n'a de lui même que le mensonge & le péché [...] que par le péché du premier homme, le libre arbitre a été tellement affoibli, que personne n'a pu véritablement aimer Dieu, croire en lui ou faire le bien, s'il n'a été prévenu par la grâce. » Les 5 canons sont des plus explicites, même et surtout résumés : « 1° Que le péché d'Adam n'a pas seulement nui au corps mais à l'âme. 2° Qu'il n'a pas nui à lui seul mais qu'il a passé à ses descendants. 3° Que la Grâce de Dieu n'est pas donnée à ceux qui l'invoquent ; mais que c'est elle qui fait qu'on l'invoque. 4° Que la purgation du péché & le commencement de la foi ne viennent pas de nous mais de la grâce. 5° Que par les forces de la nature nous ne pouvons ni faire ni penser rien qui tende au salut. » Odette Pontal, dans son ouvrage sur les conciles mérovingiens, affirme nettement que Césaire était augustinien : « [La doctrine lérinienne] restait encore au début du VI^e siècle admise en Gaule par une majorité de l'épiscopat, notamment dans la province de Vienne, tandis que le métropolitain d'Arles, Césaire, augustinien de stricte obédience, impressionné par une polémique récente de Jean Maxence et par les traités de Fulgence de Ruspe, se montre ouvertement partisan de l'action indispensable et prévenante de la grâce¹. » La même année 529 eut lieu contre

1. Odette Pontal, *Histoire des Conciles mérovingiens*, Cerf, Paris, 1989.

Césaire un concile à Valence (Drôme) et les historiens argumentent pour savoir lequel a précédé l'autre. Toujours est-il que ce concile de Valence, réuni par le métropolitain de Vienne Julien, successeur de saint Avit, concile auquel Césaire fut invité mais ne se rendit pas, se contentant d'envoyer un de ses suffragants, Cyprien de Toulon, condamne très clairement les positions augustinienes sur la grâce et approuve celles de Jean Cassien et Vincent de Lérins. Comme par hasard, les actes de Valence 529 sont perdus et on ne le connaît que par une allusion rapide et polémique de Firmin d'Uzès, biographe de Césaire d'Arles. Il semble, toujours selon Odette Pontal, que le texte définitif des 25 canons d'Orange soit dû à une série de corrections et de contre-propositions établies après coup entre Césaire et le pape. Lequel ? Les lettres d'approbation sont de Boniface en 531. Ce concile établit à coup sûr l'augustinisme mais condamne clairement aussi la prédestination. Son retour sera l'innovation de Calvin. Mais n'anticipons pas.

La seconde question soulevée par Augustin et qui va avoir un immense impact en occident est celle de l'Esprit-Saint. On trouvait sur Internet il y a quelques années un article remarquable du théologien américain Thomas Ross Valentine qui analysait très finement la pensée d'Augustin sur ce point¹. Malheureusement, il a été retiré et remplacé par un résumé assez fade, mais tentons de résumer ici l'article disparu. Pour lui, Augustin est d'abord un néoplatonicien ; de nombreux passages de son œuvre montrent qu'il a lu les *Ennéades* de Plotin dans la traduction latine de Marius Victorinus. Rappelons que la philosophie de Plotin, très proche des *Upanishad* peut-être encore plus que de Platon, tend à ramener toutes choses à un unique principe qu'il nomme l'Un, source de tout. Ce qui caractérise l'Un, c'est qu'il est simple – indivisible,

1. Bien que je n'aime pas beaucoup me citer, j'en avais fait une traduction partielle sur le forum orthodoxe francophone dans le fil « Filioque : deux approches (d'après Mgr Kallistos) », sous le pseudonyme d'Anne-Geneviève. <http://www.forum-orthodoxe.com>

sans distinction de parties. De lui émanent les êtres, le premier étant la Pensée, de laquelle émane à son tour l'Âme du monde, etc.

Valentine fait remarquer que l'arianisme est plotinien : « Il identifie le Père avec l'Un, le Fils/Logos avec la Pensée et l'Esprit-Saint avec l'Âme du Monde. » Augustin, tout aussi plotinien, s'acharne à démontrer que Père, Fils et Saint-Esprit, s'équivalent tous en l'Un. « Augustin montre le Père, le Fils et le Saint-Esprit comme existant en une Unité d'être, de volonté, d'activité, de pensée, etc., nommée Divinité, qui est virtuellement une quatrième personne. Il va si loin qu'il se réfère à "la personne de la Sainte Trinité" [*De la Trinité* 2.10.8] ! » tout en gardant le principe de simplicité, lequel « amène Augustin à subordonner les personnes aux attributs et les attributs à l'essence¹ ». La confusion est même explicite entre attributs et personnes, et Valentine en donne plusieurs exemples par des citations, dont celle-ci, essentielle : « Il faut admettre que le Père et le Fils sont l'Origine de l'Esprit-Saint, non deux Origines ; mais comme le Père et le Fils sont un Dieu et un Créateur, et un Seigneur relativement à la créature, ainsi ils sont une Origine relativement à l'Esprit-Saint. Mais le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont une Origine au regard de la créature, comme aussi un Créateur et un Dieu [*De la Trinité* 5.14.15]. » Valentine pose alors la question évidente : pourquoi s'arrêter à trois dans cette série néoplatonicienne ? Réponse : parce que la révélation divine s'arrête à trois. Augustin s'en tire par un nouveau raisonnement philosophique, faire de l'Esprit-Saint la source de l'unité entre le Père et le Fils parce qu'il

1. Pour ceux qui ne seraient pas familiarisés avec ces notions philosophiques, la personne, c'est ce qu'il y a d'unique en chacun et qui ne se révèle que dans la relation aux autres ; l'essence et les attributs relèvent de la nature. *Essence* vient du verbe être en latin, l'essence des carottes, par exemple, fait que droites ou tordues, rouges, jaunes ou blanches, nous reconnaissons toutes les carottes comme des carottes et pas comme des petits pois. Et les attributs, ce serait justement la taille, la forme, la couleur de ces carottes – et pour des êtres plus évolués, leurs qualités et leurs fonctions.

Les Lourds Secrets du Golgotha, Robert Laffont, « Les Énigmes de l'univers », 1974.

Scala Philosophorum, ou la Symbolique des outils dans l'Art royal, Paris, Éditions du Prisme, 1975.

Bérénice ou le Sortilège de Béryte (roman), Paris, Robert Laffont, 1976.

Le Vampirisme, de la légende au réel, Paris, Robert Laffont, « Les Portes de l'Étrange », 1977.

Cérémonies et rituels de la maçonnerie symbolique, Robert Laffont, Paris 1978.

Crimes et secrets d'État (1730-1830), Paris, Robert Laffont, 1980.

Drames et secrets de l'histoire (1306-1643), Paris, Robert Laffont, 1981.

Symboles et rituels de la chasse à courre, Paris, Robert Laffont, 1981.

Les traditions celtiques, Paris, Dangles, 1981.

La chapelle des Damnés, Paris, Robert Laffont, 1983.

La géomancie arabe, Paris, Robert Laffont, 1984.

L'astrologie des interrogations, Paris, Robert Laffont, 1984.

La Franc-maçonnerie oubliée, Paris, Robert Laffont, 1985.

Le Fal Nameh ou le livre du sort, Paris, Bussière, 1985.

Capet, lève-toi, Paris, Robert Laffont, 1987.

La Franc-maçonnerie d'autrefois, 1988.

Le secret de Bonaparte, Paris, Robert Laffont, 1989.

Les arcanes noires de l'hitlérisme, (1848-1945) 1990.

La géomancie chinoise, Robert Laffont, 1991.

Koré la dixième planète, 1991, éd. Bussière.

Retour à Samarcande, Robert Laffont, 1992.

Retour à Alexandrie, Robert Laffont, 1994.

Le secret d'Israël, Robert Laffont, 1995.



Composition
NORD COMPO

Achevé d'imprimer en Italie
par GRAFICA VENETA
le 12 janvier 2015.

Dépôt légal janvier 2015.
EAN 9782290086070
L21EDDN000582N001

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris
Diffusion France et étranger : Flammarion